LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

POÉSIES

DE

Malfilâtre

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Gaujean.sc Imp. A. Quantin

12488

POÉSIES

DE

Jacques Charles Louis de Clinchamp de

Malfilâtre

POÈMES, ODES ET TRADUCTIONS

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

L. DEROME

58063
6/10/02

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-EDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1884

PQ
2001
M4A17
1884

NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE MALFILATRE

I

ALFILATRE (*Jacques-Charles-Louis*) *est né à Caen le* 8 *octobre* 1733, *selon l'opinion la plus accréditée; il est mort à Paris, le* 6 *mars* 1767, *dans la trente-quatrième année de son âge. Si la date de sa naissance est incertaine, l'orthographe de son nom n'est pas plus sûre. Un acte de baptême du* 14 *juillet* 1740 *le déclare fils de Charles* Malfillastre *et de Jeanne-Marie-Esther de Clinchamp. Au bas de cet acte, le père signe* Mallefilatre, *la mère* Malefilâtre; *sur la garde d'un livre, lui-même*

écrit Malfillatre. *Sa famille était de petite condition. Fontanes, dans la courte notice qu'il a placée en tête de son édition de* Narcisse dans l'île de Vénus (1790), *se borne à la dire honnête. Elle était très pauvre. Le père du poète occupait à Caen un emploi « honorable », que le mauvais état de ses yeux le contraignit de résigner. Quel était cet emploi? Aucun document ne nous l'apprend. On suppose que le père de Malfilâtre était commis dans quelque administration. Quoi qu'il en soit, ses deux filles, après sa retraite, durent le nourrir du travail de leurs mains.*

Il paraît n'avoir pas été sans lettres. Il commença l'éducation littéraire de son fils, qu'il éleva dès l'enfance dans la familiarité de Virgile et d'Ovide. Virgile et Ovide restèrent les muses favorites de Malfilâtre. Son père, aveugle, lui récitait de mémoire des morceaux des Géorgiques *et de l'*Énéide. *Ce n'est qu'une légende, quoique le fondement en soit probable. La vie courte et obscure de Malfilâtre ne sollicita la curiosité de personne tant qu'il vécut. Lorsque le bruit fait autour de* Narcisse dans l'île de Vénus *eut donné envie de le connaître, les événements de sa vie étaient déjà loin, et l'on ne parvint à les retrouver que d'une manière incomplète. On sait néanmoins qu'il alla terminer ses études classiques au collège de Mont, tenu par les pères de la Compagnie de Jésus. Comme les jésuites avaient l'habitude de faire lorsqu'ils rencontraient un élève qui donnait des espérances et que son rang n'appelait pas à un grand état dans le monde, ils entreprirent d'attacher le jeune Malfilâtre à leur institut. Un éditeur de Malfilâtre les accuse à ce propos de l'avoir assailli « de promesses et de séductions » en vue de l'affilier « à la secte de Loyola ».*

Ils lui auront sans doute promis la tiare ou l'office de confesseur du roi. Il y a lieu de croire qu'il ouvrit l'oreille à leurs séductions, car il reçut la tonsure des mains de l'évêque de Bayeux et entra au grand séminaire de cette ville. Par exemple, il est difficile de deviner dans quelles circonstances il renonça à ses projets ecclésiastiques. Il semble avoir un moment tourné ses regards du côté de la jurisprudence. On ne sache pas néanmoins qu'il se soit mis à l'étude du droit. Quand on dit qu'il tourna ses regards du côté de la jurisprudence, cela signifie sans doute qu'il fut quelque temps clerc dans une étude de notaire ou d'avoué. Ce ne serait pas la première fois qu'une vocation de poète serait éclose au contact du papier timbré. La ville de Caen offrait d'ailleurs des ressources à l'ambition littéraire. Elle était pleine du souvenir de Malherbe et de Huet, pourvue d'établissements universitaires nombreux et variés. La jeunesse normande y affluait. L'enseignement supérieur y était abordable et presque gratuit, plus abordable qu'aujourd'hui où il est plus coûteux qu'à aucune époque antérieure et ne mène à rien si l'on n'a que lui comme moyen d'avenir. Ce ne furent pas les leçons du haut enseignement littéraire ou juridique que reçut Malfilâtre.

Sous le titre d'académie de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge ou palinod, il existait à Caen une sorte d'école de poésie lyrique. Robert Wace raconte dans le Roman de Rou *que la dévotion à l'Immaculée Conception avait été introduite à Caen dans le cours du* XIe *siècle par un certain abbé de Ramsai, en exécution d'un vœu fait dans une tempête. Elle s'était peu à peu répandue; elle était devenue la* Fête des Normands. *Au* XVe *siècle,*

le pape Sixte IV l'avait consacrée, étendue à toute l'Église. Le 8 décembre de chaque année, on la célébrait dès lors à Caen, par un discours ou apologie de la sainte Vierge, prononcé solennellement par un professeur de théologie du cru et suivie d'une distribution de vin aux membres de l'Université. En 1527, *un avocat du nom de Lemercier avait eu l'idée de remplacer la cérémonie accoutumée par un* puy *(podium, théâtre) palinodique ou concours de poésie, à l'instar de celui qui existait à Rouen. Il y avait à cette occasion une séance d'apparat où on lisait des pièces grecques, latines et françaises en l'honneur de la sainte Vierge. Puis on avait institué une confrérie et un concours plus régulier. On y récitait des chants royaux, des odes, des rondeaux, plus tard des sonnets. Ce n'était plus la fête de la Vierge et de l'Immaculée Conception. Du moins, les pièces récitées n'avaient plus uniquement trait à l'éloge de la Vierge; on avait décidé qu'on en dirait un mot à la fin. C'était l'*Allusion, *comparable à l'éloge de Richelieu dans les discours de réception à l'Académie française. Des fondations de prix avaient acquis au palinod de Caen un grand développement. On y avait vu concourir Bertaut, Malherbe, Sarrasin, Segrais, Huet, Sanadon, qui furent de leur vivant des illustrations, à l'exception de Malherbe et de Huet dont la notoriété persiste. Les prix décernés étaient les attributs en or et en argent par lesquels la sainte Vierge est désignée dans ses litanies, une tour,* turris eburnea, *un miroir, une rose, une étoile. Ces prix étaient plus honorifiques que précieux. Pourtant quand le lauréat en avait besoin, on y ajoutait discrètement « une somme honnête ».*

Ce fut au palinod de Caen que Malfilâtre, en 1754, *remporta sa première victoire poètique. Il avait vingt et un ans. Ce succès l'encouragea à concourir de nouveau. Il fut couronné durant cinq années consécutives* (1754-1759). *Il concourait simultanément et avec les mêmes pièces de vers au palinod de Rouen, où il fut également couronné cinq fois de suite. L'amour-propre de Malfilâtre avait de quoi être flatté. Ses odes couronnées ne lui avaient d'ailleurs procuré qu'une réputation locale. Ce n'étaient pas des chefs-d'œuvre et elles ne lui auraient pas inspiré le désir de quitter sa province, si un incident auquel il n'avait pas lieu de s'attendre n'était venu tout à coup le piquer au vif. L'ode couronnée à Caen en* 1758 *et intitulée :* le Soleil fixe au milieu des planètes, *était tombée par hasard entre les mains de Marmontel qui l'avait insérée dans le numéro du* Mercure de France *du mois de juillet* 1759. *Le commentaire dont Marmontel avait accompagné l'ode de Malfilâtre était très élogieux : « Cet ouvrage d'un très jeune homme, disait-il, me semble annoncer les plus rares talents pour la haute poésie, un enthousiasme vrai, une marche rapide et sûre, la plus heureuse hardiesse dans le tour et dans les idées, le nombre et l'harmonie du vers lyrique, enfin cette chaleur de sentiment qui annonce une âme pénétrée de son sujet et qui caractérise les vers de génie. » Malfilâtre avait donc du génie; Marmontel le lui déclarait du haut de sa chaire du* Mercure *où il remplaçait Boileau. Le vrai dès lors apparent dans le talent de Malfilâtre, c'étaient l'intuition du goût, une distinction élégante, la facilité dans le descriptif, venant à l'heure précise où ces choses-là résumaient l'idéal de la poésie et tenaient lieu*

de l'inspiration. Marmontel ajoute dans ses Mémoires : « *Une volée de jeunes poètes commençaient à essayer leurs ailes; j'encourageai ce premier essor en publiant les brillants essais de Malfilâtre. Je fis concevoir de lui des espérances qu'il auroit remplies, si une mort prématurée ne l'avoit pas enlevé.* »

Marmontel, médiocre et infatué de lui-même, avait de l'autorité. Il était directeur du Mercure *et le grand maître officiel du goût. Ses avances n'eurent pas de peine à convaincre Malfilâtre. Il crut que le monde était ouvert devant lui. Il accourut à Paris avec empressement.*

Sa démarche pouvait n'être pas une imprudence. Doué comme il était, il aurait pu, comme allait faire Delille, conquérir dans les lettres une belle carrière et à meilleur titre. Il aurait fallu, il est vrai, débuter par les salons. La littérature d'alors était concentrée dans quelques salons à la mode.

On s'y contentait de peu, mais à condition qu'on payât de sa personne. Cette société oisive était très sensible aux délicatesses de l'esprit. Une pensée ingénieuse, un sentiment fin, une maxime spirituelle et bien tournée, un quatrain bien dit, la subjuguaient, faisaient la fortune d'un poète ou d'un écrivain. Mais pour que Malfilâtre parvînt à réussir auprès d'elle, plusieurs qualités, qu'il n'avait pas, lui auraient été nécessaires. Ces qualités, c'étaient une éducation mondaine, l'amour de l'intrigue, des complaisances d'opinion qu'il ne soupçonnait pas. Quelque bien n'eût pas été de trop. La poésie telle qu'on l'entendait dans les salons du XVIIIe *siècle était un assaisonnement de la vie élégante. Il était difficile d'y aspirer*

sans partager l'existence de ceux dont elle faisait les délices. Enfin Malfilâtre était timide, c'est-à-dire qu'il n'avait pas le front d'airain et la résistance de caractère qui étaient le privilège de quelques-uns fort inférieurs à lui, mais plus au fait des conditions de la renommée. C'était un obstacle absolu. La notion de ces préliminaires indispensables lui échappait. Néanmoins, de bonnes âmes essayèrent de le mettre au courant. On lui conseilla de fréquenter les bureaux d'esprit et il y alla. C'étaient les antres où l'on fabriquait de la gloire et du scandale, de petits hôtels de Rambouillet tombés aux mains de la bohème écrivante. La faveur naturellement n'y était pas au mérite qui n'est que le mérite et se défie de lui-même; elle était à la jactance, aux plus remuants, aux plus méchants, aux sceptiques qui possédaient l'art de s'accommoder aux passions du milieu. Il y avait aussi des principes et un jargon qu'il fallait apprendre. Les principes étaient ceux de l'école encyclopédique, le jargon, celui que Marivaux avait introduit au théâtre. Jean-Jacques Rousseau, qu'on avait mené dans les bureaux d'esprit, était entré là comme un éléphant dans la boutique d'un marchand de cristaux. On ne lui en avait pas trop voulu et on lui en aurait voulu qu'il s'en serait moqué. Malfilâtre n'avait ni l'étoffe ni l'humeur de Jean-Jacques Rousseau. Il fut bien accueilli d'abord; son ode insérée au Mercure *lui avait servi de passeport. Les coquettes, les petits abbés, les écrivains du* Mercure *et de l'*Almanach des Muses *lui sourirent. Il leur lut des morceaux de son* Génie de Virgile *déjà sur le chantier. On applaudit, on lui promit la postérité. Il aurait fallu à Malfilâtre quelque chose de plus proche et de plus*

substantiel. Cette manière de protéger les poètes, si l'on excepte quelques pensions royales, quelques abbayes données à des gens arrivés et qui auraient pu s'en passer, était celle du XVIIIe *siècle. Le* XVIe *et le* XVIIe *avaient été meilleurs aux lettrés; notre* XIXe *dont on médit volontiers est à cet égard beaucoup plus libéral. Il parle moins de la postérité à ses poètes, à ses écrivains; mais il leur assure le présent. Ses publicistes, ses philosophes, ses historiens, ses romanciers eux-mêmes, en attendant la postérité, trouvent en lui une bienveillance immédiate. Quiconque a le don de lui plaire ou seulement de remuer sa bile a en lui un créancier qui paye. A ses applaudissements il ajoute des écus, de la considération, une carrière politique, administrative ou honorifique. Au* XVIIIe *siècle, le talent et en particulier le talent poétique, était ce que sont parmi nous les arts d'agrément. Il était bien porté; il était un don très envié chez ceux qui avaient un rang, un titre, une terre qui rapportait : il ne les procurait pas. Ceux qui n'en étaient pas pourvus pouvaient vérifier à leurs dépens le désavantage que Boileau assigne à la vertu :*

La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile.

Il y avait un inconvénient plus grave chez Malfilâtre. Il était insouciant. Entre les deux partis aux prises, celui des institutions établies et celui des philosophes, embryon du parti révolutionnaire, il aurait désiré rester neutre. Il avait des accointances dans les deux camps. Par Marmontel, philosophe et voltairien d'opinion, gouvernemental par état, à cause de sa situation au Mercure

et de quelques autres sinécures, il était lié avec les poètes du pouvoir, Dorat, Colardeau entre autres; plusieurs notabilités du monde philosophique lui témoignaient du bon vouloir. Au choix, il préférait les gens de lettres libres d'attache, où guerroyant à leur compte. Il voyait Fréron et Linguet. Au fond, il n'était pas d'humeur à être un sectaire; il désirait s'appartenir, vivre à l'écart, n'être qu'un poète.

Ce sont des conjectures faites après coup, alors que les faits étaient loin et difficiles à vérifier. Ces conjectures sont vraisemblables. On peut se fier par exemple aux renseignements qui suivent, quoique postérieurs à la mort de Malfilâtre. Au moment de la publication de Narcisse dans l'île de Vénus, *Grimm écrit dans sa* Correspondance (15 *avril* 1769) *: « On a imprimé et orné d'estampes un poème intitulé :* Narcisse dans l'île de Vénus, *en quatre chants. C'est l'histoire de Narcisse, d'Écho et de Tirésias rimée, et c'est l'ouvrage posthume d'un M. de Malfilâtre mort en* 1767, *à l'âge de trente-quatre ans qu'il a passés dans l'infortune. L'éditeur veut nous attendrir sur ses malheurs et nous faire regretter son génie; mais quant à ce dernier point, son poème m'a fourni de puissants motifs de consolation. On le vend au profit des créanciers qu'il a laissés. » La malveillance ironique de l'ami de Catherine II ne laisse subsister aucun doute. La* Correspondance *de Grimm est le moniteur secret de l'école encyclopédique. Évidemment Malfilâtre y est en mauvaise odeur; Grimm ne parle pas à l'aventure. Une note de Linguet explique au surplus les réticences de Grimm. « Ce jeune homme, écrit Linguet, est mort malheureux et inconnu, quoique enrôlé dans la*

milice philosophique; mais n'ayant ni l'impudence qui se rend l'organe de mensonges, ni la bassesse qui dèvore les outrages et mène à l'Acadèmie; n'ètant nè qu'avec de la modestie et du talènt, ses maîtres l'ont laissè languir et pèrir dans l'obscuritè. Tandis qu'ils prônaient, qu'ils soudoyaient, qu'ils couronnaient les H... (probablement La Harpe), Malfilâtre n'a jamais reçu d'eux aucune espèce de secours. Il est vrai que le lendemain de sa mort, MM. d'A... et F... (d'Alembert et Frèron) lui portèrent cent ècus. Comme un mort n'a besoin que de Requiem, *ils remportèrent prudemment la bourse; mais ils arrosèrent le cercueil d'eau bènite.* »

La dèlègation de Frèron et de d'Alembert est, comme on voit, très èclectique. D'Alembert vient au nom des philosophes, Frèron au nom de ceux qui ne le sont pas. Frèron est, comme on sait, l'objet de ce quatrain de Voltaire :

L'autre jour au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

L'expèrience du danger qu'offre le dèsir de rester libre n'ètait pas faite quand Malfilâtre se mit aux gages du libraire Lacombe, afin d'en obtenir le vivre et le couvert. On a prètendu que c'ètait sur les instances de Lacombe qu'il ètait venu à Paris. Cela doit être inexact, puisque avant de le prendre à son service, Lacombe lui demande un échantillon de son style. *Lacombe (Jacques), avocat et libraire èditeur, nè à Paris en* 1724, *qu'on a dit avoir ètè le beau-père de Grèry, ce*

qui est inexact, était à la fois éditeur et à moitié auteur de travaux estimés, une Histoire de la reine Christine de Suède, *un* Dictionnaire portatif des beaux-arts (1752), *un* Abrégé chronologique de l'histoire ancienne (1757), *un autre de l'*Histoire du Nord (1762). *Il a collaboré à l'*Encyclopédie méthodique *et à plusieurs dictionnaires d'arts et métiers. Il est mort seulement en* 1805. *C'était un homme intelligent et laborieux qui avait recruté un atelier d'écrivains dont il exploitait les travaux. A quoi utilisa-t-il Malfilâtre? Ce n'est pas aisé à savoir. Il lui demanda, sans doute, des traductions d'auteurs latins. Il est constant qu'il lui ouvrit un crédit assez considérable. C'étaient, on doit le présumer, des avances sur les traductions que Malfilâtre lui avait promises. De sorte qu'on doit le* Génie de Virgile *aux encouragements du libraire Lacombe. Ce n'étaient pas des traductions ordinaires que Malfilâtre projetait de faire; c'était un mélange de vers et de prose qui était une industrie du temps. En l'absence d'originalité, on traduisait les anciens. On le faisait de la façon la plus artistique dont on était capable. Le genre descriptif avait prévalu comme il arrive toujours à la fin d'une ère, quand l'imagination est à sec et les vieux cadres usés.*

La poésie était devenue un champ stérile. Saint-Lambert, après Thompson, décrivait les saisons; d'autres décrivaient les mois, la semaine, la vie rurale, les oiseaux, les arbres, la cuisine. On rêvait de décrire en vers les sciences, les arts, les métiers. Cette besogne ingrate devait durer jusqu'à l'avènement de l'école romantique. Sous l'Empire, Chateaubriand, élevé à cette école, mais qui, à la suite de Bernardin de Saint-Pierre, avait

découvert des sources d'intérêt beaucoup plus vives que la description banale en vogue, disait d'un air narquois à Chênedollé attelé à son Génie de l'homme, *qui est, lui aussi, un poème descriptif : — Vous m'avez pris mes forêts et mes tempêtes, laissez-moi au moins mes nuages.*

L'engouement en faveur de la poésie descriptive faisait une carrière à Malfilâtre et ce fut celle qu'il embrassa. Ce n'était pas un poète d'initiative. Ni son instinct ni son éducation ne le poussaient à innover. C'était un maître dans l'art de ciseler de beaux vers. Delille était né; depuis plusieurs années, il était aux prises avec les Géorgiques *de Virgile. Delille et Malfilâtre sont deux éditions du même livre. Les* Géorgiques *de Virgile semblaient être la marotte du siècle. Delille raconte dans la préface de l'*Homme des champs *comment sa tentative de traduire les* Géorgiques *de Virgile en vers fut accueillie par Louis Racine. Celui-ci s'était d'abord récrié : « Les* Géorgiques ! *dit-il d'un ton sévère; c'est la plus téméraire des entreprises. Mon ami, M. Le Franc, dont j'honore le talent, l'a tentée, et je lui ai prédit qu'il échouerait... Cependant, continue Delille, le fils du grand Racine voulut bien me donner un rendez-vous dans une petite maison, au faubourg Saint-Denis, où il se mettait en retraite deux fois par semaine... Je me rendis dans cette retraite; je le trouvai dans un cabinet au fond du jardin, seul avec son chien qu'il paraissait aimer extrêmement. Il me répète plusieurs fois combien mon entreprise lui paraissait audacieuse. Je lis avec une grande timidité une trentaine de vers. Il m'arrête et me dit : Non seulement je ne vous détourne plus de votre projet,*

mais je vous exhorte à la poursuivre. » *Et le bon Delille l'avait poursuivie.*

Sainte-Beuve observe (Portraits littéraires, *à l'article Delille*) *que* « *l'auteur du poème de* la Religion, *à quelques égards le père de la poésie descriptive au* XVIIIe *siècle, dut accueillir les vers élégants dont lui-même avait enseigné l'heureux tour dans son poème sur le nid de l'hirondelle, sur la circulation de la sève et ailleurs. Voltaire dut accueillir aussi un disciple de cette poésie facile, spirituelle et brillante qu'il ne concevait guère pour son compte, plus profonde et plus sévère.* »

Malfilâtre tombait donc en plein dans cette manie du vers technique, où la mécanique, la physique, la botanique sont les sujets qu'on traite, où, afin de vaincre la résistance qu'elles opposent, on a recours à la périphrase, cette fameuse périphrase, grâce à laquelle on désigne ainsi les Glaces :

Là, le sable dissous par des feux dévorants
Pour le palais des rois brille en murs transparents.

Delille était plus fier de cette définition poétique que Pierre Corneille du qu'il mourût *des* Horaces. *La pensée a plusieurs façons d'être héroïque. Les deux vers sur les* Glaces *se trouvent dans une épître à M. Laurent* « *à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide* ». *On est en* 1761, *c'est-à-dire à l'heure où Malfilâtre cherche sa voie. Delille dans son épître à M. Laurent ne décrit pas seulement les* Glaces. *Il s'exerce sur les tapisseries, l'écriture, l'imprimerie, un moulin à vent, un moulin à eau, une pompe, une écluse, un pont, l'automate de Vaucanson, la machine de Marly.*

C'est une ère historique. Les cœurs et les passions sont éteints; il n'y a plus rien qui vibre dans l'homme. Les lettres, qui sont les organes naturels des passions et des énergies de l'âme, n'ont plus d'emploi. On les applique aux sciences, aux métiers. Les sciences ne sont-elles pas le réel et les lettres ou ce qu'il y a dessous, l'imaginaire? On préférait, comme aujourd'hui, car les contagions reviennent périodiquement, le cadavre à la vie qui l'anime, le vase à son contenu. Il restait néanmoins un préjugé en faveur des lettres, préjugé d'habitude, de souvenir. On n'entendait pas s'en priver tout à fait: elles devaient être désormais l'ornement des sciences, une main-d'œuvre agréable pour les produits de l'industrie. L'imagination et l'inspiration étaient tout de suite tombées. Étaient-ce ces besognes qui avaient fait tomber l'inspiration et l'imagination, ou l'inspiration et l'imagination étant déjà tombées, s'était-on jeté sur ces besognes par impuissance? C'était l'impuissance qui avait contraint les lettrés d'y avoir recours. Le matériel poétique de la Renaissance était usé. Il fallait trouver autre chose. On n'avait pas abandonné entièrement la poésie, celle qui chante l'homme, ses actes, ses passions, la nature qui les encadre et au sein de laquelle l'homme s'agite. On sentait bien que la poésie technique était une déchéance, un abandon de soi-même et de sa destinée. On s'était rejeté sur la poésie antique, vieux modèles, propres à servir d'exemple, non à remettre de la vie là où il n'y en avait plus. Ils devaient au moins tromper l'indigence dans laquelle on végétait. On s'était mis à traduire et à imiter en vers les poètes grecs et latins. Ce n'était pas nouveau, dira-t-on. C'était nouveau en ce sens qu'on ne

l'avait fait auparavant que par accident, qu'on avait abandonné cette tâche aux médiocres et aux gens en us. *La mythologie avait déteint sur les grands poètes du* XVIIe *siècle, non sur Corneille, ni sur Molière, quoi qu'en disent les apparences, mais sur Racine, sur Boileau, sur La Fontaine. Ceux qui avaient subi cette contrainte avaient néanmoins gardé leur liberté d'allure. La mythologie morte n'avait été chez eux qu'un décor. Maintenant le fond classique était la ressource de tous.*

Malfilâtre, plus propre à être disciple qu'initiateur, avait cédé à l'entraînement, fait consister l'art dans la forme. Son court passage dans la littérature est une concurrence à Delille. La première édition complète des Géorgiques *de Delille est de* 1769. *Malfilâtre n'était plus; mais Delille avait son œuvre sur le métier depuis de longues années. Avant que Malfilâtre intervînt, divers recueils avaient inséré des fragments des* Géorgiques *de Delille. On les discutait dans les réunions littéraires, à l'Académie française. L'envie de dépasser Delille est l'origine du* Génie de Virgile *antérieur à* Narcisse *dans les occupations de Malfilâtre.*

Cependant ses conventions avec Lacombe lui avaient procuré quelque aisance. Cette aisance d'un jour lui fit peut-être illusion ou il comptait sur un avenir qui devait lui être refusé. D'autre part, il avait l'amour du plaisir.

On a attribué sa mort au dérèglement de ses mœurs. L'assertion vient de ses ennemis, car le pauvre poète en avait. Elle est démentie par des témoignages dignes de foi. Mais il était imprévoyant. A peine à la tête de quelque argent, il avait monté une maison, mandé sa famille auprès de lui. Il avait quitté le comte de Lauraguais,

dont il avait été quelque temps le secrétaire et le collaborateur à la tragédie informe de Clytemnestre *non représentée, mais livrée à l'impression* (1761). *Le comte de Beaujeu lui avait offert un appartement à Vincennes. Ce fut dans son appartement de Vincennes qu'il installa son père et l'une de ses deux sœurs; l'autre était mariée à Caen. Ce ne furent pas néanmoins les dépenses occasionnées par l'entretien de sa famille qui le précipitèrent dans la ruine. Sa sœur avait épousé, sous ses auspices, un jeune homme joueur et débauché. Malfilâtre, sur qui son beau-frère avait de l'empire, avait contracté des dettes, afin de subvenir à ses exigences de jeu et de débauches. Les créanciers arrivèrent bientôt, ce que voyant les siens avaient prudemment regagné Caen, le laissant aux prises avec une situation désespérée. Ce fut dans ces conjonctures qu'un de ses amis, M. Collet de Messine, témoin de sa détresse, en avait fait part à M. de Savine, admirateur de Malfilâtre, et depuis évêque de Viviers. M. de Savine lui fit une visite à Vincennes. Il trouva « le jeune homme le plus aimable dans toutes les horreurs de l'indigence et dans la frayeur continuelle d'être arrêté et emprisonné à cause des dettes qu'il avait contractées ». Après mûre délibération, MM. de Savine et Collet de Messine lui conseillèrent de changer de nom et de se soustraire provisoirement aux poursuites de ses créanciers par la fuite. Malfilâtre y consentit. On lui loua un petit appartement à Chaillot. Ce fut là qu'il acheva son poème de* Narcisse dans l'île de Vénus, *ébauché à Vincennes. Bientôt un abcès au genou, qui était la suite d'une chute, le contraignit de garder la chambre. C'était le couronnement de sa mauvaise fortune. Comme com-*

plément à ses maux, il vit arriver chez lui son mauvais génie ordinaire, sous la figure d'une marchande de tapis, dont il était le débiteur. Malfilâtre s'excusait de ne pouvoir la satisfaire et de s'être dérobé par la fuite à ses engagements. « Je ne viens pas, lui dit l'excellente femme, qui s'appelait Mme Lanoue, vous demander mon argent, mais vous inviter à venir à Paris, chez moi où vous recevrez tous les secours dont vous aurez besoin. » Mme Lanoue habitait une maison voisine de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut dans cette maison hospitalière que mourut Malfilâtre (6 *mars* 1767). *Il y avait reçu des soins empressés et vécu durant deux ou trois mois en proie à des souffrances aggravées à plusieurs reprises par des opérations cruelles autant qu'inutiles.*

Avant de quitter Chaillot, il avait vendu huit cents livres au libraire Lejay le manuscrit de Narcisse dans l'île de Vénus. Narcisse *parut l'année suivante* (1768) *avec l'ode intitulée :* le Soleil fixe au milieu des planètes *et une préface de MM. de Savine et Collet de Messine. Cette édition, ornée d'un frontispice d'Eisen et de quatre figures, est celle dont parle Grimm dans sa* Correspondance. *Il y en eut une seconde en* 1769, *à qui le public fit le même accueil qu'à la première.*

Bien que Narcisse *n'ait obtenu de troisième édition qu'en* 1790 *(*1 *vol. in-*8° *avec les mêmes figures et une notice anonyme de Fontanes), il avait dès lors acquis une réputation qu'on refuse quelquefois à de plus grands poètes. Son nom était plus connu que ses œuvres; on citait les deux vers de Gilbert :*

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Ces deux injures, que Gilbert adresse à la société du XVIIIe *siècle, sont fondées en un sens. Ce n'est pas à la lettre que Malfilâtre est mort de faim. On l'a laissé périr dans un coin. Il a succombé aux suites de l'isolement et de la misère âpre qui en fut l'accompagnement. Il n'avait pas de ressort. S'il en avait eu, il aurait fait comme Gilbert ou comme André Chénier : il eût pris sa revanche contre la destinée qu'on lui faisait. Gilbert et André Chénier n'ont pas été plus heureux que lui ; nul n'est le maître de la fortune. Mais ils ne sont pas morts comme lui de n'avoir pas eu de quoi vivre. L'un a été victime d'un accident, l'autre a fait naufrage dans une tempête civile. Tous les deux sont restés debout jusqu'au dernier moment. Sous les verrous, André Chénier juge ses juges. Ce sont des gens, dit-il, par lesquels il vaut mieux être pendu que loué. Gilbert, sans avoir la même attitude, n'abdique pas. Malfilâtre, avec des dons analogues, est un mouton à qui le vent du nord enlève chaque jour un lambeau de sa laine. Il ne laisse que de la pitié derrière lui. Il n'était pas un homme d'action. « Plus sensible, dit Auger, un de ses éditeurs, aux charmes de la composition qu'à ceux de la gloire, moins empressé d'être connu que jaloux de la mériter », il travaillait au lieu de se pourvoir par l'intrigue, de faire sa cour à ceux qui auraient pu le placer sur le chandelier de la renommée. Sa douceur, son insouciance, l'honnêteté d'une nature simple, lui avaient donné des scrupules sur les moyens de parvenir. « Il avoit, dit encore Auger, une âme douce et confiante, aimant tous ceux qui l'entouroient et s'en faisant aimer sans peine. » On l'aimait, oui. La Harpe, Linguet et Fréron se faisaient*

craindre, ce qu'ils estimaient à juste titre être une méthode plus avantageuse, et en effet, sans avoir le mérite de Malfilâtre, ils ont réussi à jouer un autre rôle dans le monde des lettres. Et puis Malfilâtre avait un fond de croyances religieuses qui l'empêchaient de s'associer à l'entreprise des encyclopédistes contre les institutions et contre le pouvoir. Les impossibilités de toute sorte qui étaient le fruit de cette disposition intérieure l'avaient rendu mélancolique.

Quelques amis lui en avaient su gré. « Thomas, dit Fontanes, eut le bonheur de partager les soins que M. de Savine rendit à Malfilâtre dans sa dernière maladie. Sa tombe fut honorée des éloges de l'auteur de Warwick *et de* Mélanie. *Ainsi les injustices du sort ont été réparées à demi. » Les cent écus de Fréron et de d'Alembert sont, d'autre part, une oraison funèbre. Fontanes écrit aussi que les amis de Malfilâtre mourant lui ont appris que « la simplicité de ses mœurs égaloit son talent ». On l'a souvent comparé à Gilbert. Ils n'ont guère de points communs. Malfilâtre, inoffensif, n'avait pas été jugé digne de combattre dans le camp des loups. Gilbert, au contraire, était un soldat qui se battait contre une armée. Il fut vaincu comme de juste; mais il n'eut pas, comme Malfilâtre, la misère à subir outre les bienfaits tardifs de ceux qui la lui avaient infligée. Il avait eu des commencements orageux et peu fortunés; son orgueil n'avait pas été satisfait au gré de ses désirs. Il l'aurait été si Gilbert avait vécu, et, en attendant, une protection bienveillante et assidue veillait sur lui. On lui a construit une fausse légende sur les vers de sa première jeunesse :*

. . . . . Malheur à ceux dont je suis né !
Père aveugle et barbare, impitoyable mère !
Pauvres, vous fallait-il mettre au monde un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence ?
Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ.
. . . . . .
Mais vous avez nourri les feux de mon génie,
Mais vous-mêmes du sein d'une obscure patrie
Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes
Et moi... sur un grabat arrosé de mes larmes
Je veille, je languis par la faim dévoré.

Ce sont des vers extraits du Poète malheureux, *pièce présentée sans succès au concours académique en* 1772, *année de l'arrivée de Gilbert à Paris. Quand il mourut* (1780), *ces vers n'étaient plus vrais ; Gilbert n'était pas riche. Cependant il avait acquis de l'aisance. Il avait sur la cassette du roi une pension de huit cents livres, six cents livres de Mesdames, cent écus sur le* Mercure, *cinq cents livres de l'archevêque de Paris, soit un revenu annuel de deux mille deux cents livres qui équivaudraient au moins à dix mille francs d'aujourd'hui. S'il a fini à l'Hôtel-Dieu, c'est qu'il avait eu un accès de fièvre chaude, qu'on ne pouvait le soigner dans son appartement de la rue de la Jussienne et qu'on avait dû le confier à un médecin aliéniste. Il n'y a donc pas de fondement non plus aux allégations contenues dans son élégie suprême :*

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs,
Je meurs et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Il avait désormais des amis nombreux et dévoués qui le regrettèrent et il méritait leurs regrets. Il est, après André Chénier, le plus grand poète français du XVIIIe *siècle.*

Le parallèle de Gilbert et de Malfilâtre, vingt fois réédité, remonte à Miger, éditeur du Génie de Virgile (1810) : « *On pourroit, dit Miger, — notice préliminaire au* Génie de Virgile — *comparer les destinées comme les talents de ces deux écrivains, quoique leurs maux aient été différents et qu'ils n'aient pas eu précisément la même carrière. Tous deux étoient nés poètes; tous deux s'annoncèrent dans la littérature par des essais brillants; tous deux furent moissonnés par une mort prématurée, lorsque leur génie commençoit à fleurir; tous deux ont laissé des regrets profonds dans le cœur des amis des lettres, après leur avoir donné les plus belles espérances. Les infortunes de ces deux poètes ont abrégé leur vie, mais elles n'ont pas également influé sur leur talent. Le sentiment des maux qu'il avoit à souffrir ne fut pas étranger aux inspirations poétiques de Gilbert. Les productions de Malfilâtre ont une douceur qui exclut toute idée de mécontentement, d'inquiétude et d'aigreur; elles sont aussi beaucoup plus voisines de la perfection. Le goût de Malfilâtre étoit plus sûr et plus formé que celui de Gilbert; son style est plus égal; les beautés de sa composition sont moins altérées par le mélange des défauts; il avoit étudié les grands modèles avec plus de soin et, quoiqu'il soit mort très jeune, ses ouvrages ont un caractère de maturité qui manque à ceux de Gilbert. Le jugement de ce dernier avoit besoin d'être perfectionné par l'âge. Malfilâtre fut comme lui privé du secours des années, mais de sérieuses études*

avoient donné à sa jeunesse tout l'aplomb des années. » Miger est un panégyriste et en outre un adepte de la fièvre classique qui avait saisi tout le monde en France à l'époque où il écrit. Il ne sent pas chez Gilbert l'originalité que Malfilâtre n'avait pas, ni la puissance lyrique et satirique que Malfilâtre n'avait pas davantage. Celui-ci a plus d'art, de savoir, de raffinement, de ce je ne sais quoi qui tient à la fois de la lumière et de la fadeur, particulier à la poésie du XVIIIe *siècle. Le lot des deux poètes n'est pas le même.*

Malfilâtre nourrissait de nombreux projets littéraires. Il avait songé au théâtre; sa collaboration à la Clytemnestre *du comte de Lauraguais n'avait été qu'un acte de complaisance; mais le conte d'*Annette et Lubin *de Marmontel lui avait inspiré une bluette non représentée, dont l'initiative lui appartient. Il avait également achevé une petite pièce,* la Fête de Saint-Cloux, *en collaboration avec Desfontaines. Dans un autre genre, conforme du reste à son instinct d'ouvrier en vers plutôt que de poète, il lui avait pris la fantaisie étrange de vouloir mettre le* Télémaque *en vers : « Il y auroit dans le* Télémaque *plus de précision et de force, s'il étoit versifié », écrit-il dans une note au* Génie de Virgile. *Il subsiste un fragment de cette tentative malencontreuse. Il avait esquissé le plan d'un* Hercule au mont Oeta, *dans laquelle il se proposait de transporter sur la scène les déclamations de Sénèque. Il en avait lu quelques morceaux à Lekain qui approuva l'entreprise. Plus tard le bruit fait autour du nom de l'auteur de* Narcisse *fournit à un éditeur avide la pensée de publier, comme étant de Malfilâtre, une traduction en prose des* Métamorphoses

d'Ovide (3 *vol. in*-8°, *Paris*, 1799). *De cette traduction il ne revient réellement à Malfilâtre que quelques notes éparses, recueillies dans ses papiers. Une œuvre qui promettait plus que tout ce qu'on a de lui eût été l'épopée qu'il méditait sur* la Découverte du nouveau monde. « *Il seroit à souhaiter, dit-il dans le* Génie de Virgile (*t. III, p.* 58), *que quelque François eût le courage de chanter Christophe Colomb ou la découverte du nouveau monde. Qu'importe que le héros ne soit pas François? Gênes, sa patrie (Christophe Colomb paraît être né en Corse) et l'Espagne qui accepta ses services liroient l'ouvrage avec plus de satisfaction que nous; mais notre nation et les autres seroient-elles insensibles au plaisir de le lire? Quoi! parce que Colomb n'est né ni à Paris, ni à Londres, ni à Rome, les François, les Anglois, les Romains ne trouveroient-ils aucun attrait dans l'ouvrage qui raconteroit ses grandes actions? En vérité, c'est avoir une mauvaise idée du genre humain que d'avoir une pareille opinion. (C'était celle de Le Bossu, auteur d'un* Traité du poème épique *très oublié.) Cette matière est bien autrement importante que la querelle d'Achille et d'Agamemnon, que le retour d'Ulysse et son rétablissement dans son royaume et même que la fondation de Rome. L'Europe entière et l'Asie sont intéressées à la découverte de l'Amérique. Une moitié du monde, sortie pour ainsi dire du fond des eaux, de nouveaux hommes dont on ne soupçonnoit pas même l'existence, des mœurs nouvelles pour nous parmi ces hommes, de nouvelles plantes, des animaux pour ainsi dire inconnus, d'autres cieux, d'autres étoiles! Que de moyens de perfectionner la géographie, l'astronomie, la morale, la poli-*

tique, l'histoire naturelle, la marine, la navigation, en un mot tous les arts et toutes les sciences! Quel champ vaste, fécond, varié, ouvert à la poésie! Quelle matière encore toute neuve! L'auteur de ce grand ouvrage pourroit dire plus justement encore que Lucrèce :

> Avia pieridum peragro loca nullius ante
> Trita solo.

.....Quel homme à peindre que ce Colomb! Que deviennent les Hercule, les Jason devant lui? Que ces personnages si vantés dans la fable sont peu de chose, en comparaison de ce héros unique! Quelles vues! Quelle science dans un siècle d'ignorance! Quelle hardiesse pour affronter une mer jusqu'alors inconnue! Quelle patience pour entreprendre et conduire à fin son projet, malgré tous les refus des têtes couronnées, malgré le préjugé universel, qui faisoit regarder son opinion comme une extravagance! Quelle fermeté dans l'exécution! »

Le prosateur dans Malfilâtre est incolore et au-dessous du poète. Il est bon néanmoins de pouvoir juger de ses idées sur la découverte de l'Amérique. On le connaîtrait mal, si on ne les avait pas sous les yeux. Il n'est pas le premier à qui soit venu le dessein de chanter les exploits de Christophe Colomb. Le héros du XVe *siècle a déjà, on ne peut pas dire inspiré, mais occasionné plusieurs douzaines de poèmes épiques moins célèbres que l'*Iliade *d'Homère. Il en existe deux en latin de Loranzo Gambara et de Uberto Carrara, un en italien de Stigliani, un en anglais de Joël Barlow, un en danois de Baggesen, deux en français de Mme Dubocage et de Lesuire. Ce ne sont pas les poèmes épiques qui font défaut : c'est*

le souffle épique. Qu'on ait celui de Dante ou de Milton et que l'on chante le sujet qu'on voudra. Le sujet n'y fait pas grand'chose. Ce n'est pas que celui de Christophe Colombe ne soit grand.

Si grand qu'il soit, il ne saurait fournir de génie à un poète qui n'en a pas. On a exprimé le regret que Malfilâtre n'ait pas eu le loisir d'exécuter son projet. Il aurait fait de beaux vers ; on en reproduirait quelques-uns dans les anthologies. Il n'avait pas une voix épique. Il aurait échoué, comme ont échoué Millevoye, Béranger, comme ont échoué quarante ou cinquante poètes à qui le spectacle de Napoléon parcourant l'Europe à cheval à la tête de trois cent mille hommes a suggéré l'envie d'écrire un poème épique. Plusieurs d'entre eux n'étaient pas des intrus dans le domaine de la poésie, Millevoye était un vrai poète, et l'auteur de Grand'mère *a rencontré la gloire sur un autre sentier. De fait, à l'heure même où l'éditeur du* Génie de Virgile *racontait les idées de Malfilâtre sur la découverte du nouveau monde, un homme qui n'écrivait pas en vers, mais qui avait l'imagination et la puissance lyrique qui manquaient à Malfilâtre, venait de la chanter, à sa manière, qui était appréciée et continue de l'être. C'était Chateaubriand. Il ne s'était enquis ni d'astronomie, ni de marine, ni de science ; mais il avait vu les forêts et les naturels du nouveau monde avec un œil épique.* René, Atala *et les* Natchez *sont des poèmes épiques, à la façon moderne, qui est le roman. Ils ont plus frappé les âmes que n'auraient pu faire des vers sans la puissance qui donne aux vers leur prestige. Les poètes qui voient grand ne sont pas ceux qui sont en état de faire grand.*

Fontanes était un de ceux qui voient grand; les soucis d'une carrière administrative qui n'était pas celle qu'il avait rêvée, outre son tempérament d'épicurien, l'ont empêché de faire grand. Il était persuadé que Malfilâtre, par son poème de la découverte du nouveau monde, aurait doté la littérature française d'un chef-d'œuvre. « La poésie, écrit-il, ne pouvoit s'essayer sur des faits plus merveilleux et des personnages plus épiques; et Malfilâtre, nourri du génie des anciens, auroit vraisemblablement soutenu le poids d'un si grand ouvrage; mais la destinée a trompé ses espérances. Le loisir et le repos sont aussi nécessaires que le talent aux grandes créations. Pour un génie que l'adversité développe par hasard, combien d'autres n'a-t-elle pas arrêtés dès leurs premiers pas et même retenus dans une éternelle obscurité? » Ces réflexions ne regardent pas Malfilâtre; il était plus apte à raconter les aventures de Narcisse que celles de Christophe Colomb. C'était une de ces plantes frêles à qui un soleil tiède et un air doux sont nécessaires, qui arrivent ainsi à un développement d'une beauté plus exquise qu'imposante.

II

Malfilâtre n'a laissé qu'un ouvrage auquel il ait pu mettre la dernière main, Narcisse, *et un second, le* Génie de Virgile, *qui aurait valu beaucoup mieux qu'il ne vaut, s'il avait été terminé.* Narcisse, *réédité trois ou quatre fois, contesté par la coterie dont Grimm était l'inter-*

prète, goûté par quelques-uns, n'était pas sorti du cercle des amateurs de la poésie rare. Après la chute du Directoire, le retour aux choses de l'ancien régime, particulièrement en littérature, exhuma tout à coup le poème et l'auteur. La critique s'empara de l'un et de l'autre. De poète de salon, Malfilâtre devint du jour au lendemain presque un grand homme, et Narcisse *un monument. On les discuta au rez-de-chaussée des journaux. La Harpe à son déclin, Geoffroy, Dussault s'échauffèrent, prirent le public à témoin, firent intervenir Delille. La rivalité de Malfilâtre et de Delille, qui n'avait été qu'une escarmouche du vivant de Malfilâtre, fut une guerre civile. Delille était encore là; Malfilâtre ne faisait désormais envie à personne. Ce fut à lui qu'on adjugea la branche de laurier. La Harpe avait fait observer que dans* Narcisse *le choix du sujet n'était pas heureux, bien que cette imperfection fût rachetée par des détails charmants et des beautés de premier ordre. Après avoir cité le passage où Malfilâtre peint la jeune Écho, amoureuse de Narcisse, écoutant Tirésias qui rapporte à Vénus les événements où le sort de Narcisse est annoncé, La Harpe ajoute : « C'est le ton de La Fontaine pour la naïveté, et la peinture de la nymphe qui s'arrange pour écouter est égale à celle de l'amant de la* Fiammetta *de l'Arioste, quoique dans une situation différente. Il est glorieux de savoir ainsi avant trente ans prendre la manière des maîtres. »*

L'imitation du Laocoon de Virgile a été célèbre dans les écoles et dans la critique. « Ce morceau, écrit La Harpe, est dans la manière antique. C'étoit celle de cet infortuné jeune homme qui étoit né poète et c'est sur la manière *qu'il faut juger les poètes et les peintres, et non*

sur un sujet. L'envie se hâte trop souvent de condamner un auteur, quand ce choix n'a pas été heureux; mais le talent sait bientôt leur répondre dès qu'il a mieux choisi et c'est ce qu'auroit fait Malfilâtre s'il eût vécu. » La Harpe défend la manière *de Malfilâtre; il n'a pas d'autre argument. Si* Narcisse *a des défauts, c'est que Malfilâtre a mal choisi; il aurait mieux choisi s'il lui avait été donné d'aborder une œuvre nouvelle. Il ne faut le juger que sur sa* manière, *c'est-à-dire son art de versifier. La définition n'est pas complète. La manière comprend en outre du talent d'exécution, le faire personnel, un ensemble de qualités par lesquels on est un artiste. Cela comprend le goût, l'habitude du travail, le savoir spécial, l'expérience en un mot. Ce n'est pas le feu intérieur qui donne la vie à la pensée. Chez Malfilâtre, c'est avec la facilité, l'éclat et la délicatesse du style, le fond d'idées et de procédés familier aux humanistes, avec l'amour des anciens, de leurs opinions, de leurs sentiments, de leurs méthodes. Malfilâtre avait ce fond approprié aux exigences de son temps et qu'on a vu, l'amour du genre descriptif, de l'harmonie dans la forme, de la couleur, du détail, de la broderie compliquée des images et des nuances. Il eût presque de la popularité sous l'empire. Cela tenait moins à sa supériorité qu'au genre cultivé par lui. On était écœuré de haine, d'horreur et de grossièreté. Il était une protestation contre la carmagnole de l'esprit. Le Consulat avait été comme un retour à la civilisation. On s'était rejeté sur le passé récent, doux, aimable, poli, comme sur une terre promise, sans considérer combien il était vide sous les fleurs dont il aimait à se couronner. La bienveillance sociale, la dis-*

*tinction du langage, l'évocation des hommes et des mœurs de l'antiquité, qui depuis trois siècles avaient constitué une sorte de religion à l'usage des lettrés — humaniores litteræ, — on croyait retrouver tout cela sous la plume de Malfilâtre et de l'école à laquelle il avait appartenu. Un fait parmi beaucoup d'autres pourra indiquer la violence du mouvement. L'*Énéide *de Delille* (1804) *fut tirée à cinquante mille exemplaires. La traduction en vers d'un poète latin, qu'on tire à cinquante mille exemplaires, fait rêver. Elle rend compte du vers de Marie-Joseph Chénier :*

Je lisais Rœderer et bâillais en silence.

*Rœderer, c'était la littérature politique, le rugissement de Marat, les diatribes de Robespierre, la fureur des clubs s'exhalant en propos de la Halle, la prose terreuse des écrivains du Directoire, sans excepter celle de Necker, de Benjamin Constant, voire de Mme de Staël. De cela, on ne voulait plus ; on en avait une indigestion ; afin d'y échapper, on se serait réfugié volontiers dans les délices de l'*Astrée. *Malfilâtre, comme la plupart des poètes d'avant la Révolution, bénéficia de la réaction. Lorsqu'en* 1810 *on mit au jour son* Génie de Virgile, *qui n'est proprement qu'un recueil de notes et d'essais, Dussault profita de l'occasion pour examiner Malfilâtre à l'apogée de sa renommée posthume et qui ne devait pas être longue. Dans l'intervalle du* 18 *brumaire à* 1810, *il s'était élevé au rang d'un astre. « Il ne falloit qu'un pas de plus, écrit Dussault — article inséré au* Journal des Débats *du* 25 *novembre* 1810 — *pour que Malfilâtre se plaçât*

parmi les maîtres de la poésie françoise. Les Muses ont pleuré sa perte avec amertume; elles ont gémi sur son tombeau comme sur le tombeau de Camoëns ou du Tasse. » Qu'on n'aille pas trop loin, reprend Dussault. Si la mauvaise fortune de Malfilâtre est comparable à celle de Camoëns ou du Tasse, ce n'est pas qu'il soit tout à fait un poète de leur famille. Malfilâtre n'est pas un poète de premier ordre : il est au premier rang des poètes de second ordre, à côté de Gresset, de Segrais, de Sarrazin, de Joachim du Bellay, de Clément Marot. Dussault n'avoue pas que la faveur dont il jouit en ce moment est un effet des circonstances, un incident politique en quelque sorte, le fruit d'un état d'esprit qui a disparu, qu'on regrette, qu'on voudrait ressusciter, dont on appelle le retour de tous ses vœux.

Dussault avoue comme La Harpe qu'il y a des longueurs dans les aventures de Narcisse et d'Écho. Ovide, quoiqu'il eût une plume abondante et diffuse, avait épuisé la matière en quelques douzaines de vers. Malfilâtre, qui n'est pas diffus, a délayé le fond d'Ovide, par pauvreté d'invention. Pas plus par nature que par procédé il n'a cette fécondité créatrice propre aux époques, où, débarrassé de la règle et du convenu, on se perd dans la fantaisie à défaut d'originalité. C'est un habile ouvrier à qui on dit comme le centenier de l'Évangile à ses hommes : faites ceci, et qui le font. Défiant de lui-même, il ne quitte pas les modèles du regard. Les modèles ici, c'étaient les poètes latins. On était soumis à leur joug comme des moines au règlement du monastère. Malfitâtre se rattrape sur le détail. Il a le don de mettre une pensée en relief, de faire rendre à une image ce qu'elle peut avoir de miroitant,

de ranger des perles dans un écrin. Narcisse est un écrin magnifique. Tout y est brillant et coquet, caresse l'oreille, sollicite le goût, chatouille l'imagination, plaît. Un écrivain contemporain avait publié un Traité de la nécessité de plaire. *Malfilâtre en suit les préceptes. Sa préoccupation constante est le plaisir du lecteur. Il n'agite pas les passions, ne remue pas le cœur. On pourrait se demander s'il en a un. C'est l'approbation de l'esprit qu'il demande. Il ne sort pas des chemins battus, n'aperçoit rien en dehors. Si étrange que cela soit, dans la condition qu'on lui connaît, il est content. Il court en riant par le sentier de tout le monde, saluant à droite et à gauche, tournant un compliment aux nymphes, aux héros, aux dieux de la mythologie. Tout est beau, tout est parfait. Le soleil de Pangloss éclaire un ciel serein, le zéphyr souffle agréablement, les feuilles palpitent sous ses baisers. On dirait le poète plein des idylles de Gessner, et justement les idylles de Gessner sont en train de faire le tour de la littérature. Ne lui demandez pas de lever même d'une façon discrète le voile qui couvre les réalités de la vie, de poser le problème de la destinée comme feront tout à l'heure Byron, Lamartine, Alfred de Musset. Il reculerait d'horreur; son goût serait offusqué. Le goût est son dieu, sa religion, un évangile auquel il obéit avec tremblement. Où l'a-t-il acquis? Ceci est un mystère. Il l'a reçu d'en haut. Il n'a ni expérience littéraire ni expérience mondaine. Il n'a pas vécu, traversé la Régence; il ne s'est pas frotté comme Fontenelle ou Dorat au luxe parfumé des petites maisons, luxe qui affine les sens, polit les âmes en même temps qu'il les appauvrit. Il est affecté de la phtisie morale qui*

est le suprême bon ton de la société du XVIIIe *siècle. Mais il l'a comme on a la science infuse. C'est là sa supériorité, si curieuse, l'onguent qu'il répand sur la fable d'Ovide et qui fait de Narcisse un bijou rare, un vase murrhin, diraient les archéologues. « Au moyen des incidents nouveaux qu'il a inventés, dit Dussault, des fictions que son imagination ajoute à celles du poète latin, il en a fait un poème en quatre chants. »*

On parcourt le récit d'Ovide avec l'intérêt qui s'attache aux productions exquises d'une littérature en décadence. Son penchant à la diffusion ne l'a pas empêché de fixer avec sobriété les dimensions et les bornes de son petit conte. Malfilâtre est plus concis qu'Ovide; c'est le plan qui est trop étendu. Il a dû le remplir; il tire sur chaque côté de la toile. Il est au-dessus d'Ovide en plusieurs endroits; souvent il lui est inférieur. L'amour que Narcisse s'inspire à lui-même et qui est à peu près toute la matière du quatrième chant est dans ce dernier cas. Par contre, Malfilâtre sait éviter les pointes et les jeux de mots qui défigurent l'art consommé d'Ovide. Le poète latin ne serait pas tolérable en français. Il dit de Narcisse :

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse.
Se cupit imprudens, et qui probat, ille probatur;
Dumque petit, petitur; pariterque incendit, et ardet...
Quid videat, nescit; sed quod videt, uritur illo;
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustra simulacra fugacia captas?
Quod petis, est nusquam : quod amas, avertere, perdes.
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui; tecumque venitque, manetque;
Tecum discedet, si tu discedere possis.

Ces affectations, fréquentes dans Ovide, qui n'a pas peu contribué à la corruption du goût chez les Latins, seraient impossibles dans notre langue. Si peu de défense qu'elle ait contre les abus de toute sorte, elle n'est pas accessible à celui-là. On dira que les versiculets du Mercure *et de l'*Almanach des Muses *présentent maint exemple d'une corruption plus répréhensible que les pointes d'Ovide. Mais si Ovide n'avait eu à sa disposition que le don de versifier, remarquable dans les vers précédents, il ne serait pas un auteur classique. Tout au plus serait-il admis à figurer dans une anthologie. Il a une puissance réelle et persistante sous sa futilité apparente. Cette puissance lui a conservé la place qu'il tient parmi les poètes latins, outre que sa forme exerce un prestige dont il est permis de juger par les vers suivants imités par Malfilâtre :*

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pastæ in monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbarat, nec lapsus ab arbore ramus.

Ici Malfilâtre dépasse Ovide :

. . . . . Il trouve une eau paisible,
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante,
Sous des saules verts qui bordent son canal.

Nourrir l'ombre naissante, *selon Dussault, est une*

expression admirable. L'art de Malfilâtre consiste à rencontrer les expressions de ce genre. Ce n'est pas un mérite de fond; c'est le plaisir que l'on éprouve à regarder des pierres précieuses. Malfilâtre n'a que cette corde, mais il l'a à un degré que n'imagineraient pas ceux à qui il n'est pas familier. Ce sont de ces beautés dont la poésie du XVIIIe *siècle a le secret, et par où elle vaut, beautés enfantines si l'on veut, enfantines comme les belles gravures d'Eisen et de Moreau, comme une belle note de musique, comme la plupart des productions artistiques.*

Virgile convient beaucoup mieux qu'Ovide aux aptitudes spéciales de Malfilâtre. On pourrait dire qu'il l'inspire, si le mot inspiration convenait au don de faire passer d'un idiome dans un autre des nuances de la pensée, une exactitude descriptive que la réflexion attentive est seule à découvrir. On a trop vanté l'imitation du Laocoon. Le genre étant donné, elle est, si l'on veut, un tour de force; mais la perfection qu'on y découvre ne tient qu'à l'exécution matérielle. Les poètes de l'école descriptive d'alors étaient des joailliers; ils ciselaient des vers comme on travaille une pièce d'orfèvrerie. Il s'agissait de faire un sort à chaque vers. *L'expression est de Rivarol qui l'appliquait à Delille. On admirait le mouvement, la cadence, la symétrie des sons, la difficulté vaincue, si l'on avait à prononcer sur la description d'un objet d'ameublement, d'un cheval, d'une pendule. Certes la scène du Laocoon, si on ne la prend pas par ce côté, paraîtra ridicule, bien qu'elle ait enchanté plusieurs générations de professeurs et de dilettantes de l'école classique. On en jugera par quelques extraits :*

Un bruit s'entend ; l'air siffle, l'autel tremble :
Du fond d'un bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents, soudain sortant ensemble,
Rampant de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre, ils glissent et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons ;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leur cou mouvant, gonflé de noirs poisons
Et vers le ciel de menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.

L'émotion du lecteur d'aujourd'hui est celle d'un antiquaire devant un vieux marteau de porte du XVIe *siècle, dont chaque détail est un monument de patience ou de bizarrerie. Dussault est au troisième ciel. Il reprend la citation au moment où les serpents s'élancent sur un taureau qu'on s'apprête à immoler :*

Mais l'animal que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs ;
Il court, bondit, se roule, se relève ;
Le feu jaillit de ses larges naseaux :
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve ;
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux et les forêts profondes ;
Il tombe enfin, il meurt dans les tourments ;
Il meurt ; alors les énormes reptiles,
Tranquillement, rentrent dans leurs asiles.

Ils vont dormir une heure et ils l'ont bien gagné. Ce faux mouvement, pareil à celui de marionnettes évoluant sur un théâtre, faisait, sous l'Empire, trépigner Tissot dans sa chaire du Collège de France. Les chevilles, les redondances, les antres creux, *comme si un antre pouvait n'être pas creux et comme si on n'avait pas dit creux par cela même qu'on a dit antre, ne soulevaient aucune objection parmi les fidèles. On louait à vide, on réagissait contre la littérature noire dont on sortait. La gloire du Laocoon indique la pauvreté d'imagination dans laquelle on s'était laissé glisser. Les clameurs révolutionnaires avaient en quelque sorte ahuri les âmes. Elles étaient comme atterrées encore des scènes de la veille. Le moindre rayon de lune leur semblait un prodige. C'était à cette indigence qu'avaient abouti l'abus de l'esprit, l'éclat de rire voltairien. « L'esprit, dit Lamartine, a toujours, pour moi, neutralisé le génie. C'est un vent froid qui sèche les larmes sur les yeux. » Cet état moral était vraiment misérable et il se prolongea jusque sous la Restauration où le même Lamartine en sentait l'aridité :*

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants, à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit.
L'ombre croît, le jour meurt ; tout s'efface et tout fuit.

Eh! non. Un vent frais venait de se lever; il était même déjà levé. On en sentait l'haleine tiède dans René, *dans le* Génie du christianisme ; *les* Méditations *allaient venir et derrière elles, une légion de poètes immortels se disposait à réaliser le souhait d'André Chénier :*

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

En 1810, *c'étaient les férules de l'Université, les neveux attardés de Voltaire qui ne les sentaient pas, à qui la haine de la Révolution avait insinué que le* XVIIIe *siècle était prêt à renaître.*

Malfilâtre n'est pas responsable de l'engouement dont il est l'objet, auquel il n'aspirait pas, n'aurait rien compris. Vivant, il n'aurait pas consenti à la publication du Génie de Virgile, *tel que l'édita Miger* (4 *vol. in-*8°, 1810). *Le bon Dussault n'est pas dupe. S'il loue cet ouvrage à outrance, il soupçonne que le succès est plutôt dû aux circonstances qu'à sa valeur. Tel qu'il est, il concourt à l'œuvre antirévolutionnaire : « Le dépositaire de cet ouvrage, écrit-il — article inséré au* Journal des Débats *du* 19 *décembre* 1810, — *ne pouvoit, je crois, choisir un moment plus favorable pour le publier. Sur toutes les parties de ce vaste empire, les bonnes études se raniment; les écoles, longtemps désertes, se repeuplent; l'enseignement, dégagé des faux systèmes, des vaines théories et des pratiques aussi trompeuses que nouvelles qui l'égaroient, est rentré dans les voies tracées par la raison et par l'exemple de tant de siècles; le présent rivalise avec le passé; les maîtres et les élèves sont enflammés par une ardeur d'autant plus vive qu'elle succède à de longues années de langueur et de léthargie. Riche des traditions de l'ancienne Université, héritière de ses principes, forte de ses doctrines, de ses maximes et de son expérience, animée par ses succès qu'on lui remet sans cesse sous les yeux, et tenue pour ainsi dire en éveil par le souvenir de ses trophées, l'Université nouvelle se pique noblement de ne point laisser dépérir dans ses mains le patrimoine qui lui a été transmis. »*

Eh bien, oui. Les classiques se vengent d'avoir été mis à la porte par les utopistes de l'école de Condorcet. On avait détruit les académies, les universités, l'enseignement des langues anciennes ; on avait, puisqu'on y était, proscrit les lettres, tenté de leur substituer les sciences naturelles et mathématiques. On avait en particulier banni l'enseignement pratique, qu'on avait remplacé par l'enseignement oral, c'est-à-dire par des conférences inutiles. La tradition, terrassée un instant, avait pris sa revanche. Elle avait repris officiellement possession de l'enseignement public. La littérature libre, traitée comme l'enseignement, brûlait aussi de se venger. En attendant qu'elle eût repris de la sève et cherché une voie nouvelle, elle s'était raccrochée à l'école descriptive qui n'était pas riche d'un grand avenir, mais qui était provisoirement un instrument à sa portée; aussitôt abondèrent les épopées, les poèmes narratifs, dialectiques, lyriques, élégiaques, tragiques, comiques. Les morts de tout à l'heure se donnaient la satisfaction de paraître vivre. « Bernard Palissy, dit Paul Albert (les Origines du romantisme), *parle de ces vignes de Saintonge, qu'on ne taille plus, parce qu'elles sont très vieilles et qu'elles vont mourir. Elles se chargent une dernière fois d'innombrables grappes, mais sans couleur et sans saveur : suprême effort de la vigne qui languit et que ce dernier enfantement tuera. » La comparaison est plus ingénieuse qu'elle n'est exacte. On avait faim d'une nourriture à laquelle on était habitué, dont on avait été privé durant une quinzaine d'années. La production, en vertu d'une loi constante, tend à se mettre au niveau des besoins. On était avide d'émotions littéraires. On voulait rêver,*

croire, vivre de nouveau par les facultés qui n'avaient pas eu d'aliment durant la période révolutionnaire. Cette littérature de l'empire, très abondante, n'était pas si pauvre qu'on le prétend. Elle végétait dans les vieux cadres, elle tendait à un renouveau. Un nouvel esprit était né; il n'avait pas eu le temps de grandir, de se répandre, d'avoir une formule. On se repaissait, jusqu'à nouvel ordre des scories de l'ancien régime. Napoléon, qui avait conscience du vide moral qu'il avait sous les yeux et aurait voulu le combler, n'avait trouvé que la tradition classique à encourager. Il l'avait adoptée à défaut de mieux, sans illusion, mais avec une bonne volonté digne d'éloge. Ce n'était pas par sa faute que les lettres ne produisaient pas. « Une sorte d'inertie peu ordinaire, dit M. Thiers (Histoire du Consulat et de l'Empire), *s'était emparée du génie national. La littérature française, malgré l'influence de Napoléon, demeurait nulle et sans inspiration. » C'est un terrain sur lequel on n'improvise pas par voie d'autorité. Napoléon était pressé. Il voulait laisser une trace de son passage en littérature comme ailleurs. Il faisait crier par ses agents: que tout le monde s'y mette :* fervet opus. *Afin d'obéir plus vite, on traduisait. On n'a jamais vu tant de traductions en prose et en vers. Delille et Malfilâtre étaient des guides. Delille abusait de la faveur de l'opinion. Marie-Joseph Chénier, hostile aux classiques, quoiqu'il fût un classique et il était hostile aux classiques par préjugé révolutionnaire et par pressentiment d'un avenir prochain, châtie les poètes de l'ancienne cour sur le dos du pauvre Delille qui était là, sans s'attaquer à Malfilâtre qui n'y était plus, sinon d'une manière indirecte,*

car son indignation, à y regarder de près, tombe sur Malfilâtre comme sur Delille. Il crie aux traducteurs et aux imitateurs en vers, dans la personne de Delille :

Marchand de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette,
. . . . . .
Vous mîtes du rouge à Virgile.
. . . . . .
Virgile en de riants vallons
A célébré l'agriculture.
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature.
. . . . . .
Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chêne indompté
Que ne peut courber la tempête;
Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois;
Vos serins chantent dans des cages.

L'averse tombe sur la tête de Malfilâtre aussi bien que sur la tête de Delille. Mais la réaction n'écoutait pas. L'apparition du Génie de Virgile *fut un événement. Il sortait des cartons de Lacombe qui venait de mourir. Trente ans auparavant, ce n'eût été qu'une spéculation de librairie. En* 1810, *outre que ce n'était qu'un fouillis d'essais inachevés, c'était une œuvre posthume. A tort ou à raison, on estime qu'un écrivain publie de son vivant tout ce dont il attend de l'honneur. Ce n'est pas toujours vrai; Pascal et Saint-Simon sont des preuves du contraire, Mais le* Génie de Virgile *arrivait à propos. On le déclara supérieur à* Narcisse. *Malfilâtre*

avait entrepris le Génie de Virgile *en vue de supplanter les* Géorgiques *de Delille. Il y avait déployé tous ses efforts. Il avait à cœur de montrer qu'il imitait mieux que Delille les poètes latins. Ce fut l'avis à peu près unanime des critiques de l'empire. « Nourri, dit Dussault, de la lecture des grands écrivains de la Grèce et de Rome, passionné pour la littérature ancienne, adorateur ardent des chefs-d'œuvre divins que les siècles de Périclès et d'Auguste ont légués aux âges suivants, comme le plus bel héritage de l'esprit humain, Malfilâtre ne croyait pas qu'une étude légère et superficielle, et, pour ainsi dire, qu'un culte distrait, frivole, inattentif, fût un hommage digne de ces grands modèles, qui ne peuvent être honorés convenablement que par un hommage éclairé et par une admiration réfléchie. »*

Il est certain que les lettres classiques offrent peu d'exemples d'un zèle comme celui de Malfilâtre. Il leur a voué une dévotion presque religieuse, digne d'être mise en parallèle avec celui des humanistes de la Renaissance à son aurore, de Pétrarque, de Boccace, de Lascaris, de Bessarion qui élevaient au fond de leurs demeures des autels secrets aux écrivains de l'antiquité, comme les ascètes en élevaient aux saints, comme les païens en élevaient aux dieux lares. Ce qu'il avait entrepris sur Virgile, il projetait de le faire sur les autres poètes latins qu'il aimait d'un amour d'enfant, conformément au précepte de Boileau :

Aimez donc leurs récits, mais d'un amour sincère ;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Les anciens lui plaisaient trop. Ils lui avaient ôté son

originalité. Ils ne lui plaisaient pas comme ils plaisaient aux humanistes. Ce n'étaient pas un de ces érudits graisseux dont parle Montaigne qui se couchent tous les soirs après minuit, après avoir cherché dans les livres des anciens, non ce qui peut les aider à bien vivre, mais le mètre des vers de Plaute. C'était à travers Racine et Boileau que Malfilâtre aimait l'antiquité. Il est malaisé de le juger. On n'a chez lui que le débutant. Il aurait changé si les années lui avaient permis d'arriver à une pleine maturité. Il y avait en lui de quoi faire un poète qui ne se serait pas condamné à l'imitation éternelle. Tel qu'il apparaît maintenant, il lui reste quelque chose d'un écolier : « Ce n'est pas, dit-il, quand il explique le plan du Génie de Virgile, *une traduction proprement dite que je donne aujourd'hui; c'est, comme mon titre l'annonce, le génie des poètes anciens. Expliquons-nous; lorsqu'on a lu Virgile, par exemple, on a une idée générale de la nature et de la marche de ses ouvrages; mais on se rappelle avec plus de plaisir certains endroits qu'on voudroit retenir sans perdre de vue l'ensemble, parce que le génie du poète y brille plus que dans les autres, et d'une façon toute particulière; on peut donc les appeler par excellence le génie de Virgile. C'est à ces morceaux que je me suis attaché; j'ai entrepris de les rendre en françois et en vers autant qu'il m'a été possible, mais je ne devois pas, suivant mes idées, les donner détachés parce qu'ils n'ont leur véritable prix qu'autant qu'ils sont amenés et placés. Ce principe admis, comment les présenter dans leur vrai jour si ce n'est en traduisant les morceaux intermédiaires qui les joignent les uns aux autres? » Malfilâtre ne traduit pas en vers tous les*

morceaux qu'il juge excellents; il ne traduit pas même tout Virgile en prose; il se contente de la substance, c'est-à-dire d'une analyse rapide. « *C'est, dit-il, l'analyse des* Églogues, *des* Géorgiques, *de l'*Énéide *dans laquelle j'ai inséré les beaux morceaux traduits en vers, à mesure qu'ils se rencontrent dans la suite de chacun de ces poèmes.* »

Encore n'a-t-il exécuté le programme qu'à demi; s'il avait terminé l'ouvrage, à l'avis de Dussault, le Génie de Virgile *serait un des plus grands monuments de notre littérature nationale. Malheureusement la plume de Malfilâtre lui est tombée des mains avant l'heure :*

. . . . . Pendent opera interrupta, minæque
Ingentes operum.

Qu'on en rie si l'on veut : le critique des Débats, *l'émule de Geoffroy et de Féletz, est de bonne foi. Il traduit avec fidélité l'opinion de l'Université impériale, de la critique classique à la veille de l'éclosion romantique. Malfilâtre n'est plus qu'un débris. Il importe de savoir ce qu'il a été un instant, ou plutôt ce qu'on avait fait de lui dans la pénurie où l'on était. Fontanes qu'il n'y a pas à confondre avec le vulgaire de ceux qui portent une férule, et ce n'est pas un éloge à faire de cet homme supérieur à tant d'égards, Fontanes aurait désiré achever la tâche de Malfilâtre, mettre la dernière pierre au monument du* Génie de Virgile. *Des soins plus importants l'en ont détourné. Il a cédé cet honneur à Miger, et celui-ci y a déployé un zèle digne d'une meilleure cause. Le chef-d'œuvre débute par un discours préliminaire dans lequel Malfilâtre discute la question si controversée, et*

maintenant considérée comme si parfaitement inutile, de savoir si les poètes doivent être traduits en prose ou en vers. Le bon sens indique qu'ils ne doivent être traduits ni en prose ni en vers, sinon à l'usage des écoles, mais lus dans l'original, attendu que la poésie ne se transpose guère d'une langue dans une autre. L'affaire est vidée désormais. Depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, elle a fait couler des flots d'encre. Malfilâtre part de là pour écrire un traité de versification trop feuillu comme disait Diderot de la Nouvelle Héloïse. *Chacun des poèmes de Virgile est précédé de* Réflexions *et d'*Observations. *De plus, les* Églogues, *chaque chant des* Géorgiques *et de l'*Énéide *sont accompagnés de notes d'érudition, du rappel des traductions et des imitations en prose ou en vers qu'on en a faites depuis le* XVe *siècle. C'était encore là une affaire immense. Il y a dans la correspondance de Joubert et de ses amis*[1] *le récit des pourparlers engagés entre le libraire Michaud et le poète Chênedollé, au sujet de notes identiques à ajouter au* Virgile *de Delille. Cela semblait une entreprise extraordinaire et d'où il y avait autant de gloire à recueillir que de la découverte de l'Amérique. Il y a là tout un idéal qui est enterré, qu'on a oublié, dont l'avenir ne pourra plus mesurer l'étendue.*

Dans le Génie de Virgile, *Malfilâtre s'arrête de préférence sur les* Géorgiques. *C'était son corps de bataille.*

1. *Les Correspondants de Joubert*, — 1785-1822. — Lettres inédites de M. de Fontanes, Mme de Beaumont, M. et Mme de Chateaubriand, M. Molé, Mme de Guitaut, M. Frisel, Mlle de Chastenay, publiées par Paul de Raynal. — Un vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1883.

A part Delille, dix ou douze poètes contemporains s'exerçaient là-dessus. Et puis la difficulté était moindre; enfin c'était la partie didactique de Virgile. L'épopée attirait moins, bien qu'elle préoccupât les imaginations. Malfilâtre passe vite sur les Églogues; *il n'a presque pas eu le temps d'aborder l'*Énéide. *Les fragments en vers des* Géorgiques *sont donc comme le suc du* Génie de Virgile. *C'était par les* Géorgiques *qu'il espérait vaincre, donner sa mesure, être ou n'être pas un grand poète. C'était le prix de la lutte engagée. Son mélange de prose et de vers n'est pas non plus une fantaisie; il ne s'en permet aucune. Il suit La Fontaine, il imite Boileau, consumant une partie de son âge mûr à traduire Longin* (Traité du sublime) *en prose, mélangée de vers.*

L'apparition du Génie de Virgile *fut le signal d'une mêlée entre les partisans de Malfilâtre et les partisans de Delille. Malfilâtre en sortit vainqueur. On excusa pourtant Delille sur ce qu'il est malaisé d'avoir une supériorité constante dans une traduction complète. Malfilâtre, n'ayant traduit que ce qui lui convenait, avait pu choisir son terrain et y concentrer ses efforts. On répétait avec admiration la tirade suivante qu'on opposait à Delille:*

Astres brillants du monde, ô secourables dieux
Qui conduisez l'année errante dans les cieux,
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrents et le gland des forêts;
O vous, faunes légers, qu'adorent les campagnes,

Vous, nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisants ;
Accourez à ma voix ; je chante vos présents.

On s'extasiait sur la chaleur des vers. Elle est dans le style; le fond est froid, ne répond d'ailleurs à aucune conviction moderne. Le nombre et la sonorité étaient les seules qualités qu'on demandât à cette poésie d'apparat. Le genre étant donné, Malfilâtre est un maître; mais encore une fois, il n'y a de satisfaite que la raison. Encore est-ce une raison de convention, étrangère à la réalité actuelle, une raison archéologique dans laquelle l'âme, le cœur, les passions, tout ce par quoi l'homme vit ou espère, n'ont rien à voir. Comme échantillon de poésie pastorale, les disciples de Malfilâtre vantaient le morceau suivant, extrait des Géorgiques :

Toi, dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Tout-puissant dieu des mers, et toi dont les troupeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les coteaux,
Toi surtout, dieu pasteur, souvenir d'Arcadie,
O Pan, si tu chéris ton heureuse patrie,
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri ;
Jeune enfant qui jadis au genre humain sauvage
Vint montrer la charrue et son utile usage,
Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main :
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel, arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.

Tout cela est aujourd'hui plus vieux que les Védas,

et c'était déjà vieux du temps de Virgile où Bacchus, Cérès et Sylvain étaient des souvenirs patriotiques exhumés au profit de croyances usées. Comme pastiches, cela dépasse certainement les plus riches inventions de Gessner, autre héros de cette poésie douceâtre et vide qui charmait l'ennui d'une société sénile. Les romantiques n'auraient fait que déblayer la terre de cette floraison de terre chaude qu'ils auraient bien mérité du XIXe *siècle. Ce qu'ils ont remplacé n'était que de la musique et n'intéressait que l'oreille du lecteur.*

Quelques années avant les Méditations *et les* Feuilles d'automne, *le tableau de la mort de César, qui est une des plus belles fleurs de Virgile, avait partagé en deux camps prêts à en venir aux mains les grands enfants de l'école. L'Académie française était derrière Delille; l'Université tenait pour Malfilâtre; dans un coin le diable riait sous cape. Un grain de servilité politique se mêlait à l'enthousiasme de* 1810 :

Quand César expira, le soleil dans son cours
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand homme.
Il partagea son deuil : cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignait à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas ! tout dans ces temps annonçait nos revers ;
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers
Et des chiens menaçants les clameurs importunes
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.

Comme étude de l'antiquité, ces vers étaient beaux. Virgile est un objet d'art sans pareil. Il est l'historien

des idées, des passions, des occupations et des préjugés d'une race grande entre toutes. Il a maintenant le défaut de la jument de Roland. Par un effort d'esprit difficile à faire, auquel arrivent à peine quelques-uns, on se hisse au point de vue national de Virgile et l'on admire. Traduire en français cette émotion éteinte par les siècles n'est pas un problème aisé à résoudre. Malfilâtre y parvient quelquefois. Ce sont des tours de force, agréables à voir à ce titre. Ils ne font pas l'éducation de la jeunesse; ils ne créent pas à un poète cette réputation durable qui résulte de l'écho qu'il y a entre sa pensée et celle des générations qui l'écoutent. Aussi Malfilâtre n'est-il plus qu'un épisode de l'histoire littéraire. Il a eu deux gloires: la première et la plus petite a suivi la publication de Narcisse dans l'île de Vénus. *Les malheurs de sa vie privée y ont servi; l'autre est née sous l'empire; elle est étrangère à sa personne. Il a été l'instrument d'une réaction très légitime, quoiqu'elle se trompât sur le moyen de rendre aux lettres leur influence sociale. Cette seconde gloire de Malfilâtre a été fort courte. Quatre ou cinq éditions de ses poésies s'écoulèrent avec une rapidité qui n'a pas de rapport avec leur mérite. La tempête romantique menaçait. On voulait fortifier la vieille maison classique, sur laquelle on l'avait placé en girouette avec Delille. Les littératures étrangères faisaient irruption. Dès* 1814, *on avait opposé au* Cours de littérature *de La Harpe celui de Schlegel; on traduisait Schiller, Caldéron; M. Guizot remaniait le Shakespeare de Letourneur; Walter Scott et lord Byron faisaient tourner les têtes; puis étaient venus Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, dont le premier recueil est de*

1822. *Les classiques serraient leurs rangs. En* 1823, *des acteurs anglais avaient tenté de jouer Shakespeare dans sa langue au théâtre de l'Odéon. On les hua; une actrice fut blessée sur la scène. Les spectateurs criaient: — A bas Shakespeare! c'est un aide de camp de Wellington. — Le théâtre était fidèle aux classiques. Talma épuisait ses dernières forces en leur faveur. Ils avaient la majorité à l'Académie française; ils tenaient les grands journaux, les* Débats *et le* Constitutionnel. *Devant ce faisceau, les romantiques étaient bien humbles en apparence, même en comprenant parmi eux les membres de l'école théologique, de Bonald, de Maistre, Chateaubriand, Lamennais. Ces noms, qui luisent aujourd'hui, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Casimir Delavigne, Ballanche, Béranger, Balzac, Guizot, de Barante, Augustin Thierry, Thiers, Mignet, de Rémusat, Victor Cousin, Vitet, Delacroix, Paul Delaroche, Léopold Robert, Horace Vernet, Ary Schœffer, étaient presque des noms d'inconnus. Malfilâtre les dépassait de vingt coudées, même après* 1820. *On le réédite en* 1822, *en* 1823, *en* 1825, *deux fois en* 1826, *une fois encore en* 1829. *Il n'alla pas plus loin. Ses œuvres disparurent de la circulation d'une façon presque soudaine. Il ne subsiste de lui que son nom; il lui arriva ce qui était arrivé à Jean-Baptiste Rousseau dans la poésie lyrique et à Crébillon père dans la tragédie. Il n'a pas mérité cet excès d'indignité. Aussi le reverra-t-on avec quelque plaisir.*

III

BIBLIOGRAPHIE

Narcisse dans l'île de Vénus, poème en IV chants accompagné de l'ode intitulée : *le Soleil fixe au milieu des planètes* et d'une préface de MM. de Savine et Collet de Messine, 1 vol. in-8° avec un frontispice d'Eisen et quatre figures. Paris, Lejay, 1768.

Id., 1769 (même titre, même format et mêmes gravures).

Narcisse dans l'île de Vénus, poème en IV chants (suivi du *Soleil fixe au milieu des planètes*), 1 vol. in-8°, Paris, sans date (1790), chez Maradan, avec le même frontispice d'Eisen et quatre gravures signées de Saint-Aubin. — C'est une des premières impressions de Crapelet. L'édition est recherchée à ce titre, ainsi que pour les gravures. La notice préliminaire est de Fontanes.

Narcisse dans l'île de Vénus (édition publiée par Aubin avec l'épisode de Narcisse, tiré du troisième livre des *Métamorphoses* d'Ovide et la traduction en regard par Selis), 1 vol. in-8°, Paris, 1795. — Il existe de cette édition des exemplaires sur papier vélin.

Id., 1 vol. in-12, Paris, 1805 (suivi de quatre odes couronnées par l'Académie de l'Immaculée-Conception de Rouen).

Œuvres complètes de Malfilâtre, précédées d'une notice historique et littéraire par Auger, 1 vol. in-12. Paris,

Léopold Collin, 1805; 2e édition. Paris, 1812, 1 vol. in-8°, chez Longchamps.

Le Génie de Virgile, ouvrage posthume de Malfilâtre publié sur le manuscrit autographe avec des notes et des additions, par P.-A. Miger, 4 vol. in-8°. Paris, 1810, chez Maradan.

Narcisse dans l'île de Vénus, 1 vol. in-18. Paris, Arthus Bertrand, 1813. Titre gravé et six vignettes. Il existe de cette édition des exemplaires ornés de figures avant la lettre, d'autres d'eaux-fortes.

Œuvres de Malfilâtre, nouvelle édition, 1 vol. in-18. Paris, Merville, 1822. — L'ouvrage est enrichi de 5 gravures dessinées par Mme Merville, d'une analyse du *Génie de Virgile* et de notes sur *Narcisse.*

Poésies de Malfilâtre avec une notice historique, nouvelle édition dédiée à la ville de Caen, par A.-A. Gautier, Caen, Parison et Mancel; Paris, Collin de Plancy, 1 vol. in-8°.— On a joint à ce volume la *Clytemnestre* du comte de Lauraguais à laquelle a collaboré Malfilâtre. Le prospectus des éditeurs promet un tirage de dix exemplaires de format in-4°.

Œuvres de Malfilâtre, nouvelle édition accompagnée de notes et précédée d'une notice par M. L. (Paul Lacroix), éditeur des œuvres de Clément Marot, 1 vol. in-8°. Paris, Jehenne, 1825. — Cette édition est ornée d'un portrait de Malfilâtre gravé par Bertonnier et que nous reproduisons.

Poésies de Malfilâtre, 1 vol. in-32. Paris, Th. Berquet 1825. Figures.

Œuvres de Malfilâtre, 1 vol. in-32. Paris, Lemoine, 1826; 3e édition, 1 vol. in-32. Paris, 1829. — Il existe de cette seconde édition des exemplaires en grand papier. Elle est précédée d'une notice sur Malfilâtre signée J. R. (Jules Ravenel). On en a imprimé deux exemplaires sur papier vert.

A consulter, sur Malfilâtre : les notices placées en tête de leurs éditions de Narcisse *par Savine, Fontanes et Aubin; celle d'Auger en tête de la première édition des œuvres* (1805); *celle de M. Paul Lacroix, un peu déclamatoire et mal faite, ce qui tient sans doute à l'extrême jeunesse de l'auteur, mais contenant néanmoins des renseignements nouveaux; La Harpe,* Cours de littérature; *Dussault, trois articles publiés dans le* Journal des Débats *en* 1810 *et* 1811, *recueillis dans ses* Annales littéraires, *t. III; de Baudre,* Discours sur la vie et les œuvres de Malfilâtre, *Caen,* 1825, *in*-8°; *de Fèletz,* Jugements historiques et littéraires; *les articles biographiques d'Ourry dans l'*Encyclopédie des gens du monde, *de Viollet-Le-Duc, dans le* Dictionnaire de la conversation, *de L. Louvet, dans la* Biographie générale Didot; *de Quérard,* la France littéraire, *au mot* Malfilâtre.

L. DEROME.

NARCISSE

NARCISSE

PRÉFACE

DES ÉDITEURS DE 1768

L'AUTEUR du poème de Narcisse étoit occupé à faire imprimer cet ouvrage, lorsqu'il a été attaqué de la maladie qui vient de nous l'enlever. Les personnes qui donnent cette édition à sa place ont cru devoir au public et à sa mémoire d'y ajouter une pièce détachée qu'on a trouvée parmi ses papiers[1]. Ces essais d'un homme né pour l'immortalité serviront en quelque sorte à consoler de sa perte et seront plus que suffisants pour donner une idée de toute l'étendue de son génie.

1. L'ode du *Soleil fixe au milieu des planètes.*

Ceux qui ne connoîtront M. de Malfilâtre que par ses ouvrages seront bien éloignés encore de sentir combien il étoit digne d'estime et combien il est digne de regrets. Il falloit le voir de près pour être à portée de le juger; peu de gens ont eu ce bonheur. Accablé toute sa vie d'infortunes, il aimoit à ensevelir dans la retraite ses peines et ses chagrins, et craignoit toujours qu'ils ne fussent importuns à ceux qui en auroient été les témoins. Les amis qu'il admettoit dans cette solitude ont seuls connu sa belle âme, supérieure à son génie, et ses qualités admirables, qu'il est si rare de concilier avec les talents, et qui sont cependant si propres à les relever et même à les perfectionner.

Ses vertus, qui auroient mérité le sort le plus heureux, ont été la source des malheurs qui ont rempli sa vie d'amertume : simple, généreux, aussi éloigné de soupçonner un défaut de droiture et de probité qu'incapable d'en manquer lui-même, il donnoit aveuglément sa confiance, se livroit à tous les conseils, rendoit des services à tous ceux à qui il pouvoit être de quelque utilité; et, ne consultant jamais le misérable état de sa fortune, il n'écoutoit que son cœur et sa bienfaisance naturelle. C'est ainsi qu'en se refusant tout à lui-même, il a éprouvé les revers qu'entraînent ordinairement la prodigalité et la dissipation.

Ceux même qui se trouvoient le plus autorisés à

désapprouver sa conduite ne pouvoient s'empêcher d'en respecter les motifs et d'admirer en lui la vertu la plus pure et la plus malheureuse. Son caractère étoit comparable à celui de La Fontaine : aussi crédule, aussi naïf, aussi enfant que ce grand homme, il unissoit comme lui le génie à la simplicité. Peut-être seroit-il parvenu à la même supériorité, si les circonstances lui avoient été aussi favorables.

Et qu'on ne croie pas que l'amitié nous aveugle dans le témoignage que nous lui rendons. Il sera difficile de lire ses ouvrages sans y reconnoître son âme; ils en portent l'empreinte, et l'on sait que si le génie est parvenu quelquefois à imiter les sentiments et la vertu, jamais il n'a su contrefaire la simplicité et le naturel, dont le secret n'est que dans les cœurs simples et naïfs. D'ailleurs, M. de Malfilâtre n'a pas toujours été inconnu : plusieurs hommes célèbres, qui l'honoroient de leur estime, applaudiront certainement à la justice qu'on lui rend aujourd'hui.

Tel étoit l'homme aimable et infortuné dont le public va recueillir l'unique héritage, et qui, condamné toute sa vie à l'obscurité, ne devoit obtenir qu'après sa mort la gloire qui lui étoit si justement due. On ne doute pas que ce poème ne soit reçu avec applaudissement. L'ode qu'on y a jointe est déjà connue avantageusement; on l'avoit insérée dans l'*Élite des poésies fugitives*, et c'étoit certainement une des meilleures de ce recueil.

Le poème de *Narcisse* doit surtout avoir un grand succès : on y reconnoît partout un naturel charmant, une poésie facile et harmonieuse, une touche forte et légère, un art infini de se plier à tous les tons, une liaison admirable et simple dans les récits, enfin tout ce qui constitue un beau poème. Nous osons dire que le sien peut être proposé comme un modèle de goût, et qu'il est en ce genre peu d'ouvrages dans notre langue qu'on puisse lui comparer.

Cependant il ne le regardoit que comme un essai dont il faisoit peu de cas, mais dont le public jugera différemment. Son intention étoit de travailler à un grand poème épique; il en avoit déjà choisi le sujet et esquissé le plan. Quel dommage qu'il ne l'ait point exécuté! Ses amis, qui ne lui en ont entendu parler que légèrement, ne sont pas en état d'en rendre compte; ils savent seulement que c'est la découverte du nouveau monde qu'il se proposoit de célébrer.

M. de Malfilâtre avoit aussi l'ambition de courir la carrière du théâtre; quelques morceaux excellents répandus dans une tragédie[1] qui ne porte point son nom sont une preuve des succès qu'il pouvoit s'y promettre. Ses talents prodigieux et rares n'étoient pas seulement un don de la nature : il les devoit en partie à la lecture des anciens dont il se nourrissoit

1. *Clytemnestre,* imprimée à Paris en 1761.

tous les jours, et surtout à celle de Virgile dont il avoit fait une étude particulière. Il avoit même traduit en vers les endroits les plus intéressants de ce poète : on ne craint pas d'avancer qu'il est dans cette traduction souvent égal à l'original; il étoit peut-être le seul homme en état de nous rendre Virgile avec toutes ses beautés; nous souhaitons ardemment que les gens de lettres qui ont entre les mains les différents morceaux de sa traduction mettent bientôt le public dans le cas de justifier notre jugement.

M. de Malfilâtre étoit né à Caen, d'une famille honnête, en 1733; il avoit fait avec distinction ses études en cette ville, chez les Jésuites, et montré pendant sa jeunesse le germe des talents qu'il a développés dans un âge plus avancé, et qu'il auroit portés au plus haut degré de perfection, s'il eût vécu plus longtemps et plus heureux.

Il est mort à Paris, le 6 mars 1767, après avoir souffert avec courage les douleurs les plus longues et les opérations les plus cruelles. Les sentiments de religion qu'il avoit toujours montrés pendant le cours de sa vie se sont réveillés avec plus de force dans ses derniers moments. Prêt à lui faire le sacrifice de sa vie, il auroit encore désiré lui faire celui de ses ouvrages; il avoit même exigé de ses amis de ne pas les laisser paroître après lui; mais nous ne nous croyons pas obligés à remplir un engagement qu'une

conscience trop délicate lui avoit fait contracter. Le poème de *Narcisse,* qui seul pourroit être accusé de renfermer quelques libertés, nous a paru plutôt une leçon de bonnes mœurs qu'un ouvrage répréhensible. La volupté y est toujours représentée pure et innocente : et qu'y a-t-il de plus propre à corriger du vice que la peinture de l'amour vertueux?

MULTIS ILLE BONIS FLEBILIS OCCIDIT,
NULLI FLEBILIOR QUAM MIHI.

DE SAVINE.

COLLET DE MESSINE.

SUJET

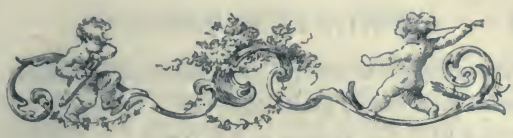
DU

POÈME DE NARCISSE

NARCISSUS

EX LIBRO III P. OVIDII NASONIS
METAMORPHOSEON

FORTE Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuâque agitasse remissos
Cum Junone jocos; et : Major vestra profecto est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti
Quærere Tiresiæ. Venus huic erat utraque nota.
Nam duo magnorum viridi coeuntia silvâ
Corpora serpentum baculi violaverat ictu :
Deque viro factus, mirabile! femina, septem
Egerat autumnos. Octavo rursùs eosdem
Vidit, et : Est vestræ si tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctoris sortem in contraria mutet,



TRADUCTION

ATTRIBUÉE A MALFILATRE

On dit que Jupiter, égayé par le nectar et badinant un jour avec Junon, lui dit : Votre sexe est plus sensible que le nôtre au plaisir de Vénus. Junon soutint le contraire. On résolut de s'en rapporter à la décision de Tirésias, qui avoit joui de l'un et l'autre plaisir. Ayant en effet rencontré autrefois deux grands serpents qui s'accouploient, il les frappa d'un coup de baguette et fut aussitôt transformé en femme. Sept ans après, il rencontra les mêmes serpents, les frappa de nouveau et redevint homme. Tel fut le juge que choisirent Junon et Jupiter, et il jugea en faveur du dieu. Junon irritée le rendit aveugle ; mais Jupiter, pour le dédommager (car il n'est pas permis à une divinité de détruire l'ouvrage

Nunc quoque vos feriam : percussis anguibus isdem,
Forma prior rediit, genitivaque rursùs imago.
Arbiter hic igitur sumtus de lite jocosâ,
Dicta Jovis firmat : graviùs Saturnia justo,
Nec pro materiâ, fertur doluisse, suique
Judicis æterna damnavit lumina nocte.
At pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta dei fecisse deo, pro lumine ademto
Scire futura dedit, pœnamque levavit honore.

Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehensa dabat populo responsa petenti.
Prima fide vocisque ratæ tentamina sumsit
Cærula Lyriope : quam quondam flumine curvo
Implicuit, clausæque suis Cephysos in undis.
Vim tulit : enixa est utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jàm nunc qui posset amari;
Narcissumque vocat. De quo consultus, an esset
Tempora maturæ visurus longa senectæ,
Fatidicus vates : Si se non noverit, inquit.
Vana diù visa est vox auguris : exitus illam,
Resque probat, letique genus, novitasque furoris.

Jamque ter ad quinos unum Cephysius annum
Addiderat : poteratque puer, juvenisque videri.
Multi illum juvenes, multæ cupiêre puellæ :
Sed fuit in tenerâ tam dira superbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigêre puellæ :
Aspicit hunc, trepidos agitantem in retia cervos,

d'une autre), lui donna la faculté de lire dans l'avenir.

Bientôt Tirésias devint célèbre dans la Béotie. Le premier qui éprouva la vérité de ses oracles fut le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. Le fameux devin, consulté sur la longueur de la vie de ce jeune homme, répondit qu'il vivroit longtemps, s'il pouvoit ne se pas connoître. Cette réponse parut d'abord vaine et sans effet; mais elle fut trop justifiée par l'événement, par le genre de mort et par la maladie singulière de Narcisse.

Déjà il avoit atteint sa quinzième année; déjà il pouvoit être pris pour un adolescent, sans paroître sortir de l'enfance. Dès lors il étoit l'objet des vœux de toutes les filles de la Phocide; mais il joignit à des grâces si tendres tant de fierté et un orgueil si inflexible, qu'il dédaigna tous les vœux qui lui furent adressés. Tandis qu'il tendoit des toiles pour prendre des cerfs, il fut aperçu par Écho, cette nymphe qui ne peut ni parler la première, ni s'empêcher de se taire quand on parle. Elle n'étoit pas encore changée en voix, et cependant dès lors sa voix ne lui servoit, comme aujourd'hui, qu'à répéter les derniers mots qu'elle entendoit. Junon l'avoit ainsi voulu, pour la la punir; car, tandis que Junon cherchoit quelquefois à surprendre Jupiter avec des nymphes, Écho l'arrêtoit par son entretien et donnoit ainsi le temps aux nymphes de s'échapper. La déesse enfin s'aperçut de cet artifice : Je punirai, dit-elle, cette langue qui a si souvent trompé ma jalousie; tu n'en auras plus un libre usage, mais elle te servira peu. L'effet suivit

Vocalis Nymphe; quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipsa loqui didicit, resonabilis Echo.
Corpus adhuc Echo, non vox erat : et tamen usum
Garrula non alium, quàm nunc habet, oris habebat,
Reddere de multis ut verba novissima posset.
Fecerat hoc Juno : quia, quùm deprendere posset
Sub Jove sæpè suo Nymphas in monte jacentes,
Illa deam longo prudens sermone tenebat,
Dùm fugerent Nymphæ. Postquàm Saturnia sensit :
Hujus, ait, linguæ, quâ sum delusa, potestas
Parva tibi dabitur, vocisque brevissimus usus.
Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat.

Ergo ubi Narcissum, per devia lustra vagantem,
Vidit, et incaluit : sequitur vestigia furtim.
Quoque magis sequitur, flammâ propiore calescit.
Non aliter, quàm cūm summis circumlita tædis
Admotam rapiunt vivacia sulfura flammam.

O! quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces! Natura repugnat,
Nec sinit incipiat : sed, quod sinit, illa parata est
Expectare sonos, ad quos sua verba remittat.
Fortè puer, comitum seductus ab agmine fido,
Dixerat : Ecquis adest? et : Adest, responderat Echo.
Hic stupet; utque aciem partes divisit in omnes,
Voce, Veni, clamat magnâ : vocat illa vocantem.
Respicit; et, nullo rursùs veniente : Quid, inquit,

aussitôt la menace. Cependant Écho redouble les dernières syllabes et répète ce qu'elle entend.

Elle voit Narcisse, l'aime et le suit, et se cache derrière les arbres pour le suivre en secret. Plus elle est près de lui, plus elle s'enflamme, comme les flambeaux enduits de soufre s'allument à l'approche du feu.

Oh! combien de fois elle fut tentée de lui tenir des discours passionnés et d'employer ses prières pour le rendre sensible! Mais l'état malheureux où la haine de Junon l'a réduite ne lui permet pas de proférer les premiers accents de la parole; elle ne peut que répéter ceux qui se font entendre les derniers. Cependant Narcisse, égaré de son chemin et ne voyant aucun de ses compagnons, s'écria : Y a-t-il quelqu'un près de moi? Écho redit : *Moi*... Cette voix étonne Narcisse; il regarde de tous côtés et n'aperçoit rien. Approchez donc, dit-il d'un ton élevé. Écho répète : *Approchez donc*. Il examine encore avec plus d'attention; et personne ne se présentant : Pourquoi me fuyez-vous donc? dit Narcisse. *Me fuyez-vous donc?* répondit Écho. Comme cette voix l'entretenoit toujours dans la même erreur, il lui cria : Réunissons-nous. Écho, ne pouvant rien entendre de plus conforme à ses désirs, répéta : *Réunissons-nous*. Alors cette nymphe le suivit hors de la forêt d'où il étoit sorti, dans l'espoir de l'arrêter dans ses embrassements; mais Narcisse prit aussitôt la fuite en se dérobant de ses mains. Je mourrai, dit-il, avant que l'amour me possède; et la nymphe répéta seulement : *L'amour me possède*...

Me fugis? et totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat; et alternæ deceptus imagine vocis;
Huc coeamus, ait; nullique libentiùs unquam
Responsura sono : Coeamus, retulit Echo;
Et verbis favet ipsa suis; egressaque silvis
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit; fugiensque : Manus complexibus aufer,
Ante, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Retulit illa nihil, nisi : Sit tibi copia nostri.

Spreta latet silvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit; et solis ex illo vivit in antris.
Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ;
Adducitque cutem macies; et in aera succus
Corporis omnis abit : vox tantùm atque ossa supersunt.
Vox manet : ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Indè latet silvis, nulloque in monte videtur :
Omnibus auditur : sonus est, qui vivit in illâ.

Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,
Luserat hic Nymphas : sic cœtus ante viriles.
Indè manus aliquis despectus ad æthera tollens :
Sic amet iste, licet, sic non potiatur amato!
Dixerat : assensit precibus Rhamnusia justis.

Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ

Honteuse et confuse des rigueurs de son amant, Écho alla se cacher dans l'épaisseur ténébreuse des bois. Depuis ce temps, elle n'habite plus que les antres et le creux des rochers. Là, consumée par le feu de son amour et dévorée par le chagrin que l'indifférence et les mépris de Narcisse lui avoient causé, elle tomba dans une affreuse langueur et devint si maigre et si défaite, qu'elle n'eut plus que les os et que la voix ; ses os même furent changés en rochers ; elle retint seulement cette voix qui retentit quelquefois du fond des forêts et des cavernes.

Les autres Nymphes qui avoient aussi aimé Narcisse en avoient essuyé les mêmes refus. Une de ces amantes méprisées, élevant ses mains suppliantes vers le ciel : Puisse-t-il éprouver, dit-elle, toutes les rigueurs de l'amour et ne posséder jamais l'objet de sa tendresse ! La déesse Némésis entendit une prière si juste et l'exauça.

Dans une vallée délicieuse étoit une fontaine dont l'eau pure et limpide n'avoit jamais été troublée par les bergers, ni par les troupeaux, ni par aucun feuillage ; environnée d'un gazon toujours vert, l'ombre des arbres la garantissoit encore de l'ardeur du soleil. Attiré par la fraîcheur de ce lieu charmant, Narcisse vint s'y reposer des fatigues de la chasse et de la chaleur du jour. Comme il vouloit y éteindre l'ardeur de la soif, il fut attaqué tout d'un coup d'une autre espèce d'ardeur bien plus dangereuse.

Narcisse, ayant considéré son image dans le cristal de l'onde pure, fut si charmé, qu'il en devint extrê-

Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circà, quod proximus humor alebat;
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.
Hic puer, et studio venandi lassus et æstu,
Procubuit, faciemque loci, fontemque secutus.
Dumque sitim sedare cupit, sitis altera crevit :

Dumque bibit, visæ correptus imagine formæ,
Rem sine corpore amat : corpus putat esse, quod umbra est.
Adstupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Hæret, ut è Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,
Impubesque genas, et eburnea colla, decusque
Oris, et in niveo mixtum candore ruborem;
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse :
Se cupit imprudens; et, qui probat, ille probatur.
Dùmque petit, petitur : pariterque incendit, et ardet.
Irrita fallaci quoties dedit oscula fonti!
In medias quoties, visum captantia collum,
Brachia mersit aquas, nec se deprendit in illis!
Quid videat, nescit; sed, quod videt, uritur illo.
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustrà simulacra fugacia captas?
Quod petis, est nusquàm : quod amas, avertere, perdes,
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.

mement amoureux. Il s'imagine que l'objet de sa passion est réel, et ce n'est qu'une vaine représentation de lui-même. Il s'admire, et, semblable à une statue de marbre, il a ses regards toujours fixes et immobiles. Penché sur cette fontaine, il contemple tour à tour ses yeux, aussi étincelants que deux astres lumineux; sa blonde chevelure, non moins remarquable que celle d'Apollon ou de Bacchus; ses joues colorées des fleurs brillantes de la jeunesse; son cou, qui surpasse l'ivoire en blancheur; sa bouche et son teint de lis et de roses. Enfin il est épris de sa propre beauté; il est à la fois l'amant et l'objet aimé; il est enchanté de lui-même; il est consumé du feu qu'il allume. Ah! combien de vains et d'ardents baisers il donne à son image! combien de fois il plonge ses bras dans la fontaine pour embrasser son fantôme! L'insensé ne connoît point l'objet dont il est charmé; cependant sa passion augmente et lui fait chérir sa fatale erreur. Pourquoi t'obstiner à poursuivre cette image qui t'échappe sans cesse? Reconnois enfin que c'est une chimère. Éloigne-toi de cette fontaine insidieuse, ton illusion s'évanouira; cette ombre qui n'a rien de réel, et qui paroît seulement lorsque tu te présentes, ne sera plus, dès que tu ne verras plus l'onde qui reflète ton image.

Inutiles discours! un charme tout-puissant le retient; il ne peut être arraché de ce lieu funeste ni par le besoin de prendre de la nourriture, ni par le besoin plus impérieux du sommeil. Couché sur le bord de la fontaine, il ternit l'éclat de ses beaux yeux, en ne cessant point de regarder la trompeuse beauté qui l'a

Nil habet ista sui : tecum venitque manetque :
Tecum discedet, si tu discedere possis.

Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere indè potest : sed opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam,
Perque oculos perit ipse suos; paulùmque levatus,
Ad circumstantes tendens sua brachia silvas :

Ecquis, io! silvæ, crudeliùs, inquit, amavit?
Scitis enim, et multis latebra opportuna fuistis.
Ecquem, quùm vestræ tot agantur secula vitæ,
Qui sic tabuerit, longo meministis in ævo?
Et placet, et video : sed quod videoque, placetque,
Non tamen invenio : tantus tenet error amantem!
Quòque magis doleam; nec nos mare separat ingens,
Nec via, nec montes, nec clausis mœnia portis :
Exiguâ prohibemur aquâ : cupit ipse teneri.
Nàm quoties liquidis porreximus oscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
Posse putes tangi : minimum est, quod amantibus obstat
Quisquis es, hùc exi : quid me, puer unice, fallis?
Quòve petitus abis? certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias; et amârunt me quoque Nymphæ.
Spem mihi nescio quam vultu promittis amico :

séduit ; ou s'il se lève quelquefois pour un moment, il étend ses bras vers les arbres d'alentour et leur adresse ses plaintes :

Vous qui avez été tant de fois témoins des ardeurs les plus vives, vous qui avez prêté un asile secret aux amants, en avez-vous jamais connu d'aussi à plaindre que moi, et qui ait éprouvé de si grandes rigueurs ? Plusieurs siècles ont passé devant vous ; mais, dans tout ce temps, vous n'avez jamais vu un amant traité avec tant de cruauté. L'objet de ma tendresse s'offre à mes yeux ; je le vois, et toujours il m'échappe, tant est grande l'erreur qui m'abuse ! Ce qui augmente encore mon tourment, c'est que sans être arrêté par la vaste étendue des mers ou des terres, par des montagnes inaccessibles ou par des forêts, par des murs ou des grilles, l'eau d'une fontaine est la seule barrière qui nous sépare ; et pour augmenter encore mon désespoir, l'objet de mes désirs semble répondre à ma passion. En effet, toutes les fois que je me suis penché vers la fontaine, il s'est aussitôt avancé pour me donner un baiser. Près de nous atteindre, le plus faible obstacle s'oppose à nos amours. Enfin sortez de l'eau, ô vous qui m'avez inspiré l'amour le plus violent ! Pourquoi vous jouez-vous de ma passion, en vous échappant sans cesse à mes embrassements ? Ma jeunesse et les attraits qui en sont l'ornement peuvent-ils vous engager à me fuir ? J'ai inspiré de tendres sentiments à plusieurs belles nymphes. Mais peut-être m'accusez-vous d'ingratitude. L'air intéressant avec lequel vous me regardez, vos bras qui s'étendent en même temps que

Quùmque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultrò;
Quùm risi, arrides : lacrymas quoque sæpè notavi,
Me lacrymante, tuas : nutu quoque signa remittis;
Et quantùm motu formosi suspicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia nostras.
In te ego sum, sensi : nec me mea fallit imago?
Uror amore meî : flammas moveoque, feroque.
Quid faciam? roger, anne rogem? quid deindè rogabo?
Quod cupio mecum est : inopem me copia fecit!
O utinam nostro secedere corpore possem!
Votum in amante novum : vellem, quod amamus, abesset.
Jamque dolor vires adimit : nec tempora vitæ
Longa meæ superant, primoque extinguor in ævo.
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior esset;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.

Dixit, et ad faciem rediit malè sanus eamdem,
Et lacrymis turbavit aquas : obscuraque moto
Reddita forma lacu est. Quam quùm vidisset abire :
Quò fugis? oro, mane; nec me, crudelis, amantem
Desere, clamavit; liceat, quod tangere non est,

les miens, ces signes mutuels d'attendrissement me donnent de l'espérance. J'ai souvent remarqué que vos larmes se confondoient avec les miennes et que vous me rendiez caresse pour caresse : si je ris, vous riez avec moi ; et si je vous parle, il semble, au mouvement de vos lèvres, que vous voulez me répondre : cependant je n'entends point vos paroles. Mais que dis-je ? pourquoi m'abuser plus longtemps ? N'est-ce pas ma propre image que je vois ? puis-je encore m'y tromper ? C'est moi-même que j'aime. J'attise le feu dont je suis embrasé... Quel parti dois-je prendre ? Faut-il prier, ou attendre qu'on me prie ? Mais enfin qu'ai-je à demander ? n'ai-je pas tout ce que je désire ? Cependant je sens que je ne puis être heureux ; je voudrois n'être plus moi : oui, je voudrois être séparé de ce que j'aime, quelque étrange que ce souhait puisse être pour un amant. La douleur m'accable, mes forces sont épuisées ; je me sens périr à la fleur de mon âge. Cependant la mort ne m'épouvante pas, puisqu'elle doit mettre fin à mes tourments ; je désirerois seulement que l'objet de ma passion pût me survivre ; mais je crains que le même coup ne nous frappe tous deux, et qu'en mourant nous ne perdions qu'une seule vie.

Narcisse, toujours en proie à la même illusion, retourna encore vers son ombre : il répandit des larmes en abondance, qui troublèrent l'eau et ternirent son image. Comme il croit la voir s'éloigner : Pourquoi me fuyez-vous ? lui dit-il ; demeurez, n'abandonnez pas qui vous adore ; s'il ne m'est point permis de m'unir à vous, du moins ne vous dérobez

Aspicere, et misero præbere alimenta furori.

Dùmque dolet, summâ vestem deduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem.
Non aliter quàm poma solent, quæ candida parte,
Parte rubent : aut ut variis solet uva racemis
Ducere purpureum, nondùm matura, colorem.
Quæ simul aspexit liquefactâ rursùs in undâ;
Non tulit ulteriùs; sed, ut intabescere flavæ
Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole repente solent, sic attenuatus amore
Liquitur; et cæco paulatim carpitur igni.
Et neque jam color est, mixto candore rubori;
Nec vigor, et vires, et quæ modò visa placebant,
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo.

Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit : quotiesque puer miserabilis, Eheu!
Dixerat; hæc resonis iterabat vocibus : Eheu!
Quùmque suos manibus percusserat ille lacertos,
Hæc quoque reddebat sonitum plangoris eumdem.
Ultima vox solitam fuit hæc spectantis in undam :
Heu! frustrà dilecte puer! totidemque remisit
Verba lacus, dictoque Vale : Vale, inquit et Echo.

pas à mes regards; le plaisir de vous voir est le seul qui reste à un amant infortuné.

Pendant qu'il lui adresse ces plaintes, il déchire ses vêtements, en se frappant la poitrine. Elle parut alors comme ces fruits qui présentent d'un côté un rouge ardent et de l'autre une blancheur éblouissante. Lorsqu'ensuite, l'eau s'étant éclaircie, Narcisse vit les marques des coups qui l'avoient si cruellement meurtri, il ne fut plus en son pouvoir de supporter l'excès de sa douleur ; et, de plus en plus embrasé des feux de son amour, il se consume peu à peu, comme la cire qui se fond à une grande chaleur, comme la rosée qui se dissipe aux rayons du soleil naissant. Son teint n'a plus l'éclat des lis et des roses, il a perdu cette fleur de jeunesse et cette beauté éclatante qui l'avoient tant charmé. En un mot, il est bien différent du beau Narcisse qui avoit inspiré tant d'amour à la jeune Écho.

Cette aimable nymphe, l'ayant vu dans son horrible abattement, oublia ses mépris et parut sensible à ses malheurs. Toutes les fois qu'elle l'entendoit soupirer, elle répondoit à ses soupirs ; si les coups qu'il se donnoit dans son désespoir retentissoient dans l'air, elle répétoit le même bruit. Enfin Narcisse, regardant son image pour la dernière fois, s'écrie : Hélas ! objet vraiment aimé ! Écho répète : *Objet vraiment aimé !* Adieu ! dit Narcisse. *Adieu !* redit Écho. En même temps il laisse pencher sa tête sur l'herbe, et la mort vient fermer pour jamais ses yeux encore épris de sa beauté. Cette étrange folie le poursuivit jusqu'aux enfers, où il se mira dans les eaux du Styx. Narcisse

Ille caput viridi fessum submisit in herbâ :
Lumina nox claudit, domini mirantia formam.
Tùm quoque se, postquàm est infernâ sede receptus,
In Stygiâ spectabat aquâ. Planxêre sorores
Naides, et sectos fratri posuêre capillos.
Planxêre et Dryades : plangentibus adsonat Écho.
Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque parabant ;
Nusquàm corpus erat : croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.

fut pleuré amèrement par les nymphes ses sœurs, qui coupèrent leurs cheveux et les consacrèrent sur son tombeau. Les dryades remplirent l'air de leurs gémissements, qui furent aussi répétés par la sensible Écho. Déjà on avoit préparé le bûcher, déjà les torches étoient allumées, et l'on portoit le lit funèbre sur lequel il devoit être consumé ; mais on chercha inutilement son corps, il n'étoit plus; on ne trouva à sa place que cette fleur jaune avec des feuilles blanches, qui a retenu son nom.

NARCISSE

DANS

L'ILE DE VÉNUS

NARCISSE

DANS

L'ILE DE VÉNUS

CHANT PREMIER

POURQUOI faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourments honteux,
Les vains serments, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux?

Que dis-je? hélas! c'est le meilleur des dieux;

Il nous aimoit, et par ses soins propices
Il ne vouloit que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux ;
Le siècle d'or coula sous ses auspices,
Le siècle d'or ne vit que des heureux ;
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.

Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a, chez nous, laissé pour successeurs
L'ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche *hideuse* en son ivresse,
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains !
Vous n'aimez point, trop aveugles humains :
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes ;
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,
De son beau nom vous abusez encore ;
Et parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,

Quelques amants blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,
Un nouveau temple, unique en l'univers,
Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fond des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,
Dans ce désert transporta mille essaims
D'adolescents qu'elle avoit elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillants, enjoués, faits au tour,
Et dans un âge, où croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.
Filles y mit, dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déjà portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillants sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance;

Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encor, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du zéphyr.

A son autel, cette heureuse jeunesse
Va tous les jours adorer la déesse,
Et, tous les jours, la déesse pour eux
Quitte le ciel et vient dans ces beaux lieux.
Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là, les étés n'embrasent point les airs ;
On n'y craint point la rigueur des hivers ;
Mais on y voit, assises sur un trône,
Flore et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux que la terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitants,
Vous suffisez pour les rendre contents !
Ils sont heureux ! pourroient-ils ne pas l'être ?
A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices :
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,
Fera bientôt l'ornement de ces vers !
Tirésias, aveugle octogénaire,
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père ;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux ;
Homme divin ! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruis dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois, d'elle-même, agir leur industrie,
Sans le presser, cultives leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la forces pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit et, sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du luth, aux sons de la guitare,
Lorsque tu peins, dans tes accords touchants,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchants,
Soit les couleurs dont le matin se pare,
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,

Chante Uranie et les déserts semés
D'étoiles d'or et d'astres enflammés ;
Si, tout entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accents rapides,
On quitte tout ; de tout autre plaisir,
Pour t'écouter, on perd le souvenir ;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels ;
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme
Et s'affermit dans l'amour du devoir :
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir !

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées ;
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,
Lits sans apprêts, véritables asiles

Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la Nature !
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros ! cœurs faits pour la droiture,
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix !
O vous, de qui n'approchèrent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le désir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime et des malheurs !
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence, et plaise aux dieux qu'il dure !

Il eût duré sans un vice, un fléau
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'Amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas ! employer mon pinceau ?

C'est par vous seul, infortuné Narcisse,
Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit partout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,

De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous le plus beau de ceux que sa tendresse
Avoit choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Écho, si longtemps chéri d'elle,
Quel dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis, votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant, dans tous ses citoyens,
Le sentiment qui formoit leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,
Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et si tôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmants,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-mêmes
Par le rapport des goûts, des sentiments.
Elle voulut que ces enfants aimables,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amants ;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié ;

Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs âmes,
En arrivant y trouvât l'amitié.
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime
Et rend ses feux plus touchants de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.
Mais quoi ! l'amour n'est point connu du crime,
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus,
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or des vertus la Nature est la mère :
Consultez-vous et soyez mes témoins,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le dieu qu'à Paphos on révère,
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :
Ce dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre et qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, et la race mortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs

De son flambeau jaillir une étincelle;
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même temps éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent.
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié, qui les unit longtemps,
S'est transformée en d'autres sentiments.
Auprès d'Écho, l'heureux fils du Céphise
Sent des désirs qu'il n'avoit pas connus.
La belle Écho, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlants soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toit solitaire
De cent berceaux, sous le simple lambris
Des myrtes verts et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfants de Cypris.
Dans ce bercail, le pasteur de Cythère
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespère :
Il lui manquoit ses deux agneaux chéris.
Du reste, au moins, le bonheur le console,

Il s'en occupe, il est partout, il vole
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Éole,
Hors le Zéphyre, habitant des roseaux;
Il règne en dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des astres même, en silence roulants,
Il rend plus vifs les feux étincelants.
Amants heureux! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés :
Les yeux sur vous, la nocturne courrière,
D'un pas plus lent, marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés
La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop ni trop peu de lumière.
Ce foible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol, caché sous les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,
Jette dans l'âme un trouble plein de charmes,
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Première nuit à l'amour consacrée!
En sa faveur, prolonge ta durée
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse

A tous les pas de tes chastes enfants,
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
(Précautions dont ces heureux amants
N'ont pas besoin pour demeurer constants),
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage :
Vois cette scène et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage
Et du bonheur une plus vive image ?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie ?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie ;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parois, retombent et s'apaisent,
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue ;
En rugissant, le lion te salue ;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs ;
L'oiseau léger te chante dans la nue ;

Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlants éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter... Mais que dis-je? et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi :
Foible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Est de sentir, de te suivre en silence
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre;
Je la suspends moi-même à ton autel
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Égare-moi dans les réduits secrets
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères;
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amants vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,

Jouir des biens qui vous sont destinés;
A votre suite, ô nymphes bocagères!
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

CHANT DEUXIEME

De ce bonheur, qui sembloit fait pour tous,
Le beau Narcisse, Écho, sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avoit du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amants, près de combler leurs vœux,
Avoit prédit cet avenir affreux.

Mais il craignoit le penchant invincible
Que l'un pour l'autre ils éprouvoient tous deux :

La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvoient braver cet oracle terrible.
Pour les amants il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
Les vrais amants laissent tonner les dieux :
De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutoit pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux ;
Tromper l'amour est chose peu facile :
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,
A se conduire est encore inhabile,
A votre tour, conduisez aujourd'hui
Et soutenez ma vieillesse débile.
Venez, mon fils ; votre présence utile
Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
Nous marcherons attachés l'un à l'autre
Par les deux bouts de ce ruban léger,
Qui réglera ma route sur la vôtre,
Et loin de moi bannira le danger.
Approchez-vous. » Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,

Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,
Trop simple enfant, ainsi Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs
Près de leur père unissoient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleuroit lui-même, en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêloient du moins, dans leur âme inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblants, mal assurés,
Ces foibles liens, que sont-ils, comparés
A ces torrents de volupté parfaite,
Où les amants, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés ?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Écho !
Jour qui devroit des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio !

L'astre du monde ouvroit encore à peine,
Dans l'Orient, son palais de vermeil :
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne
Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entre eux, Zéphyre et le Sommeil
Flattoient Narcisse, et ces gardiens fidèles,
Au loin chassoient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,
Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots,
Sous votre main abaisser ses paupières,
Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentoit les approches fatales
De son malheur ; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles :
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Écho survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.
Près d'eux, sur l'herbe, étoient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars.
Traits dont Narcisse en des jours plus tranquilles
Aimoit l'usage, et qu'il laisse inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeilloit, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenoit, d'un air de complaisance.

L'agile Écho précipitoit ses pas;
Mais tout à coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant qui ne la voyoit pas,
Elle sourit en étendant les bras;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas! à son inquiétude,
Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré;
Au jour naissant le sommeil est entré
Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
Et ses attraits! que dans cette attitude
Il est touchant! qu'il est cher à mon cœur! »
Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement;
Puis, abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Écho se jette aux genoux de son père,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
« O vous, de qui la bonté paternelle,
Narcisse et moi, daigne nous consoler!
Toujours le sort nous fera-t-il trembler?

Que tarde-t-il ? et quand sa main cruelle
Du dernier trait nous doit-elle accabler ?
Faut-il longtemps languir dans la contrainte
En l'attendant ? Condamnés par le ciel,
Faut-il encor que nous mourions de crainte,
Cent fois le jour, avant le coup mortel ?
Ah ! quel que soit ce malheur que j'ignore,
L'incertitude est plus affreuse encore.
Il est cent maux que notre esprit flottant
Craint tour à tour, pour un qui nous attend.
Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
Nous redoutons le jour du bonheur même :
Nous nous aimons et n'osons nous unir !
Seroit-ce un mal de s'unir quand on s'aime,
Pour que le ciel voulût nous en punir ?
O vous, mon père ! oh ! si jamais votre âme
Du tendre amour avoit connu la flamme,
Si vous lisiez dans le sein des amants,
Avec pitié vous verriez nos tourments.
Un dieu menace. A-t-il quelque supplice
Plus dur pour moi que de perdre Narcisse !
Je crains sa perte et c'est mon seul effroi.
Mon cher amant ! toi seul es tout pour moi.
Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
Ou de mourir ou de vivre sans toi,
Je périrai..... Sera-ce avec justice ?
Suis-je coupable ? » Alors Tirésias :
« Craignez le ciel et ne l'accusez pas :
Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,
D'oser juger la justice des dieux ?
Ah ! réprimez ce penchant curieux,

Ou redoutez un châtiment sévère.
Penchant funeste! Écho, tremble aujourd'hui
D'être coupable, et de l'être par lui.

« Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
Je vous attends; et quand l'astre du jour
Aura fourni la moitié de son tour,
Nous irons tous, dans un grand sacrifice,
(Honneurs, hélas! peut-être superflus!)
Prier Junon de vous être propice :
Craignez Junon..... Je n'en dirai pas plus;
Et dès ce soir, si de tristes présages,
Lorsque tantôt nous irons l'implorer,
N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
Et que sa main rejette vos hommages,
Oui, dès ce soir je couronne vos vœux.
Car, je le sens, enfin cette journée
Doit décider de votre destinée
Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Écho partoit. Dans le vague des nues,
Elle aperçoit deux cygnes éclatants,
Au col flexible, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accents,
Traînent Vénus et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,

Pour l'adorer au sortir de son char,
Retombe assis et maudit sa vieillesse.
Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
Tomber près d'eux et ne s'éveille pas :
Tant le sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la nature !

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.
Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
Paisibles vents, par vos molles haleines,
Autour de lui rafraîchissez les airs.
Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
Calmez son âme, et faites dans ses veines
Couler la paix et l'oubli de ses peines. »
Ainsi parla la mère des Amours;
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours,
Hélas ! dit-elle, à vous seul j'ai recours :
Apprenez-moi sa disgrâce future,
Et de son sort percez la nuit obscure. »

« Belle Vénus, reprit Tirésias,
De l'avenir le destin est le maître.
Sa volonté dirige tous nos pas :
Respectons-la sans vouloir la connoître;
Pour la connoître, on ne la change pas.
Eh ! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
Peut déchirer le voile impénétrable ?
Par moi sans doute il annonce aux mortels
Tantôt des biens, tantôt des maux cruels;

Mais par ma voix rarement il déclare
Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare ;
Avec moi-même il sait dissimuler
Et ne répand qu'une lumière avare
Sur les secrets qu'il veut me révéler.

« De ces enfants ce qu'il daigne prédire
Diversement se peut interpréter.
Il seroit long de vous le répéter,
Tendre Cypris, et pour vous le redire,
De mon histoire il faudroit vous instruire :
Il en dépend et s'y trouve enchaîné...
Mais laissons là mon sort infortuné
Et de ma vie étouffons la mémoire. »

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir ;
Le passé peut expliquer l'avenir.
J'attends de vous ce récit, cette histoire,
Toujours promise, et remise toujours ;
C'est trop longtemps différer, tous les jours,
Cette faveur qu'une déesse implore.
Ne pensez plus vous en défendre encore,
Ni m'échapper par de nouveaux détours.
Voyons enfin ces événements rares,
Ce long tissu d'aventures bizarres,
Qui de vos ans ont illustré le cours.
Parlez sans crainte ; à l'ombre de ce chêne
Nous sommes seuls, nul témoin ne nous gêne,
Nul indiscret n'entendra nos discours. »

Ainsi du moins le croyoit la déesse ;

Mais un buisson déroboit à ses yeux
La jeune Écho, qui s'étoit, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disoient tous deux,
Écho vouloit pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse et que l'on veut lui taire.
Injustes dieux ! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime ?
Seroit-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir ?

Elle étoit fille ; elle étoit amoureuse ;
Elle trembloit pour l'objet de ses soins ;
C'étoit assez pour être curieuse,
C'étoit assez : filles le sont pour moins ;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable,
Et pour Écho sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi !

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers ;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place et craint de se montrer,
Ne se meut pas et n'ose respirer ;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :

Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
Comme elle aussi, Vénus le savoit bien.
Vénus croyoit de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres;
Qu'une parole, échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,
Malgré lui-même, éclairciroit peut-être
Ce qu'il sembloit n'oser faire connoître;
Qu'une fois mis en humeur de conter
(Car on se plaît à conter à cet âge),
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourroit bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage
Et dévoiler ce qu'il tenoit caché.

Tirésias dans un profond silence
Devoit toujours se tenir retranché;
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit; et l'humaine prudence,
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse,
Vénus alors n'employa-t-elle point!
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre foiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint?
Il balançoit : la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,
Vole à son col, contre son sein le presse

Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique et l'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ces doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
Un temps bien cher, dit-il à Cythérée.
O temps heureux, mais de courte durée !
Temps des amours, qui ne peut revenir,
Devois-tu naître ? ou devois-tu finir ?
Regrets amers ! Mon âme déchirée,
Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
La Renommée en a parlé, sans doute,
Plus d'une fois à la table des dieux ;
Mais ses cent voix dans la céleste voûte
Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »

CHANT TROISIÈME

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme et qu'elle est immortelle;
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devois me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine
Nos citoyens, enfants de votre choix :
Ils sont à vous et vivent sous mes lois,
C'en est assez; la commune ennemie,

Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

« Elle est puissante, et les bords du Scamandre,
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours, qu'en vain vous voulûtes défendre,
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument;
Il en sera la première victime,
Si le Destin n'en ordonne autrement :
Car le Destin, par son vouloir suprême,
Peut rendre vain ce qu'elle a résolu;
Mais je crains bien que ce maître absolu,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amants, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre ; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblème.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable !
Eh quoi ! Junon ne se contente pas
De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias !
Je l'offensai ; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,

Méritoient-ils cet excès de vengeance ?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

« Sorti des murs, qu'aux accents de sa lyre
Un fils des dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageois, curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'esprit, les mœurs des peuples différents.
Je parcourois ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'Orient semées,
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare,
Et le destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel ! péri dans cet orage !
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

« Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour
Deux grands serpents qui, près d'une onde claire,
Gardoient ses bords et les bois d'alentour.
L'amour s'apprête à les unir ensemble :
Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant sembloient se menacer.
Entre les dents, dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,

Organe impur qu'anime le désir,
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyants.
Mais tout à coup ils sifflent et s'embrassent,
Étroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans lès replis de leurs corps ondoyants.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille
Varie au gré de ces longs mouvements,
Et mon œil voit, dans leurs embrassements,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

« Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avois deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui couloit à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête et recourbent de rage
Leur queue immense, en cercles redoublés,
Puis, jusqu'à moi s'allongent, se déploient
D'un saut agile et devant eux m'envoient
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,
Dans la poussière, à la fois abattu,

Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

« Ils expiroient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage et me glace de crainte :
« Ah ! malheureux ! près d'une source sainte,
« Et sur des bords à Junon consacrés,
« Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
« De ce lieu même attaquer les génies,
« Ces demi-dieux a Samos adorés ?
« Tremble.... frémis. Junon qui les protège
« Saura punir ce forfait sacrilège.
« Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
« Les a privés des plaisirs amoureux :
« Bientôt toi-même, avec plus de justice,
« Éprouveras un semblable supplice,
« Et tu verras tes élèves un jour,
« Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »
Ah ! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie ; ils rempliront le reste.

« Je n'avois pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un voi léger !
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche au soir de la vie !
Le temps cruel et sa faux ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

« Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvoient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces
Et de Narcisse et de votre Adonis :
Aussi les cœurs voloient tous sur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avoient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachois et je craignois d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop constants !
Fille trop tendre ! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

« Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême ;
Ma bouche avoit des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs ;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
Dans tous mes sens émus par le désir,
Et qu'animoit l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :
J'en perds l'usage... ou plutôt... quel affront !
Je perds... La honte est encor sur mon front,
O chère épouse ! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge !

Entre tes bras, la cruelle me change
En jeune nymphe et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi ; mais du moins, ô Vénus !
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît ; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas ! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène ;
Et mon amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
« S'écria-t-elle ; ainsi, foibles humains,
« A peine il met le bonheur dans vos mains,
« Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
« Où vous voyez fondre et s'évanouir
« Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
« Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,
« De ce néant s'indigner ton courage ;
« Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
« Mais à ta main si je ne puis prétendre,
« J'attends de toi l'amitié la plus tendre,
« C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
« Aucun amant m'engage sous sa loi.
« Quand tu n'es plus je veux chérir ta cendre,
« Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

« Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.

Eh ! que pouvois-je en cet état nouveau !
Elle avoit vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étois vivant, et j'étois au tombeau.

« D'Irène, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnois mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmants, ces lieux qui m'ont vu naître
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvois-je y reparoître ?

« Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupoit sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, foiblement endormie,
Se réveilloit de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnoit des pleurs à son amant.

« J'étois bien loin de partager sa flamme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme ;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié ;
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse,
Acis m'aimoit, Acis savoit aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse

Un feu nouveau qui devoit l'alarmer.
Mais j'ignorois que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,
Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyoit sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

« Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien,
« Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
« Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
« Athénaïs (ce nom étoit le mien
« Depuis le jour de ma métamorphose),
« Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
« Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
« Que diras-tu? De quelle jalousie
« Ton âme, hélas! sera-t-elle saisie,
« Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
« Mon jeune amant, aux autels d'hyménée
« Me conduira, de guirlandes ornée,
« Comme on me vit t'y conduire jadis? »

« Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,
Où, dans les bras d'Irène consternée,
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paroît favorable,

Par un retour que je n'attendois pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale;
Ainsi, le sang des serpents amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment auroit dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressants,
Les yeux baissés, honteux, je me retire
Et lui remets son cœur et ses présents.

« Je le quittai, pour voler chez Irène.
Enfin, disois-je, à moi-même rendu,
Je vais encor la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a longtemps perdu.
Flatteuse idée ! espérance trop vaine !
J'entre... la Parque alloit trancher son sort
Et m'attendoit pour cette horrible scène.
« Irène !... ô dieux ! criai-je avec transport,
« Vois ton amant que le ciel te ramène,
« Entends ma voix... » Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnoît... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnoit la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
« Seroit-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?

« Se peut-il bien qu'enfin je te revoie?
« Mais dans quel temps? Ah! je n'ai pu souffrir
« Ton autre hymen; ma tendresse jalouse
« M'a consumée..... Adieu, je vais mourir,
« Heureuse au moins de mourir ton épouse!
« Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
« Trop cher époux, vivre en ton souvenir!
« Puissé-je!..... » Alors elle perd la lumière.
Hélas! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulois disputer au trépas;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

« Dès cet instant, pardonnez, ô déesse!
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors, mon cœur, flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irène
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.
Je voulois fuir une île que j'abhorre;
Mais le Destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparoit de nouvelles douleurs.

« C'est à Samos que Junon prit naissance,
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre

Lui sert d'asile, en ces moments jaloux
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle;
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule et jouir d'elle-même :
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême :
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadème;
Elle y vient rire; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrois, je plaindrois tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère
Devoient traîner leur triste éternité
Sans dépouiller la majesté sévère;
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvoient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchants.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,

Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

« Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottants,
Déjà ma voile emprisonnoit les vents.
J'allois partir; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étoient seuls; car les dieux de leur cour
Étoient restés au céleste séjour;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avoient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avoit aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon et volé dans ses bras.
Tout l'annonçoit! on remarquoit une urne
Sur le gazon renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récents d'une gaîté folâtre,
Du grand combat parsemoient le théâtre.

« Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissoient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite,

Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.
Ils raisonnoient, ils demandoient comment
L'enfant Amour, qui paroît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.
Ils demandoient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disoit : faut-il qu'on délibère ?
Ne sait-on pas qu'en ces instants si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous ?
Mais Jupiter prétendoit le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère;
Mais des experts, en est-il sur ce point ?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir ? Eh ! Cypris ne l'a point;
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »
A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

« On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étois fameux ; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnoit droit de conclure
Que je pouvois, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,

Développer cette matière obscure.
Il ne savoit mes destins qu'à demi,
Et je le crois ; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en étoit l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,
Accréditoit ma fausse renommée ;
Elle rioit et jouissoit tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Combloit mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honoroit, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paroissant m'applaudir
Par un discours que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux !
« Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
« A réuni, par un accord si rare,
« Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
« De ces plaisirs quelle est la différence ?
« Lequel vous semble et plus vif et plus doux ?
« Une dispute, élevée entre nous
« Sur ce problème, attendoit la sentence
« D'un connoisseur, d'un juge tel que vous.
« Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
« Le monde entier qui vantoit votre nom,
« Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
« A ce bienfait, reconnoissez Junon ;
« Vous lui devrez ce respectable titre. »

« Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avouerai que, par vanité même,
Je fus sensible à cet honneur suprême :
Vanité folle ! honneur trop dangereux !
Sur cette mer insensé qui s'expose !
Ah ! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, surtout quand ils sont dieux.

« Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avois connu les différents désirs ;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis ou je crus satisfaire
Et ma vengeance et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah ! ne triomphez pas,
« Dit aussitôt la terrible déesse ;
« Sachez enfin que ce Tirésias
« A sans jouir consumé sa jeunesse ;
« Que les plaisirs appelés tous les jours,
« Quoiqu'il se flatte et trompe sans scrupule
« En ce moment, Jupiter trop crédule,
« Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds
« Et n'ont jamais couronné ses amours ;
« Que des plaisirs ce juge ridicule
« Est un aveugle..... et le sera toujours. »
En prononçant cet arrêt formidable,
Junon me jette un regard furieux,

S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâce du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

« Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance;
De mon étoile admirez l'influence
Et les effets de sa malignité.

« Minerve, seule à Samos descendue,
Avoit du ciel suivi les souverains;
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitoit l'indécente cohue.
Hélas ! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courois pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entroit dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,

Quand j'approchois, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
« Le bel enfant qui fera tes délices
« Seroit heureux, si quelques dieux propices
« Daignoient le rendre aveugle comme toi. »

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie
« Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
« Et vous, témoin de mes justes transports,
« O Jupiter! ah! d'un coup de tonnerre
« Précipitez mon âme aux sombres bords.
« Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
« Avec lenteur traînant ce triste corps,
« Ne suis-je pas d'avance au rang des morts?
« Frappez, grand dieu! j'implore cette grâce,
« Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
« De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
« Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

« Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs, crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.

« Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert
Confusément, Vénus, j'ai découvert
Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,
De son hymen le flambeau va s'éteindre;

Qu'à son amant Écho prête à s'unir,
Par trop de soin deviendra malheureuse;
Que, pour avoir le droit de la punir,
Junon saura la rendre curieuse;
Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

« Mais que me sert de percer ces ténèbres?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres,
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes,
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Épidaure ou d'Athènes?
Il vaudroit mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé longtemps et d'ennuis et d'honneurs,
J'ai tristement attendu la vieillesse :
Elle est venue, et la mort qui me presse
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde,
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,
Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfants je n'avois à pleurer! »

Ce long récit du malheureux prophète
Rendit Vénus encor plus inquiète.
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant

De voir enfin couronner sa tendresse,
Narcisse doit fuir une onde traîtresse ;
Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content
Ici peut-être est flatté par des songes
Et se repaît d'agréables mensonges,
Auprès des eaux, Junon veille et l'attend.
Auprès des eaux, sans doute, on le menace
D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce :
Mais quelle est-elle ? Et pourra-t-il, hélas !
La prévenir, s'il ne la connoît pas ?
Dois-je trembler qu'une chute soudaine
Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
Ou qu'il ne boive un funeste poison,
Versé dans l'eau par l'ordre de Junon ?
Dois-je trembler que, pour venger encore
Ce double monstre à vos pieds terrassé,
Au bord des flots, un serpent ne dévore
Ce foible enfant, tant de fois menacé ?
Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
Et par leurs mains enlevé sans retour,
Quittera-t-il l'objet de son amour
Pour habiter leur demeure profonde ?
Osera-t-il, indiscret, curieux,
Sur les appas, sur le bain de Diane
Ou de Pallas, ouvrir un œil profane ?
Vous, Actéon, mille autres, par les dieux
Furent punis pour avoir eu des yeux.
Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
A ce ruban, qui vous attache à lui,
Tissu trop foible et peu sûr aujourd'hui,
Substituez ma ceinture immortelle,

Dont la vertu, dont l'utile secours
Dans le péril peut défendre ses jours.
Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
Si, dans mon île en secret descendue,
Elle n'a pas, par un filtre odieux,
Empoisonné les sources de ces lieux,
Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur dont l'onde, une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte :
Secret heureux, mais employé trop tard !

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
Vénus enfin s'éloigne du vieillard
Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Écho sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias;
Trouble à regret le repos de Narcisse,
Par cent baisers essuie, à son réveil,
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

CHANT QUATRIÈME

La curieuse est rarement discrète;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop foible Écho, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :
Funeste soin ! quel en sera le prix ?
Ils murmuroient (le malheur rend injuste);
Ils s'animoient contre leur chef auguste.
« De notre amour bizarrement jaloux,
Il veut peut-être, en se jouant de nous,
Nous effrayer, et, par ce stratagème,
Nous dérober des plaisirs dont lui-même
Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons joignant l'ingratitude,
Les deux amants résolurent encor

De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueilloient plus
Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
Offre à nos yeux un sinistre présage,
Tirésias doit à notre union,
Ma chère Écho, refuser son suffrage.
Que faire alors ? Faudra-t-il obéir ?
A nous quitter pourrons-nous consentir ?
Ah ! dès l'instant que des signes contraires
Annonceront des destins si sévères,
Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :
N'attendons pas que d'une main barbare,
Tirésias pour jamais nous sépare,
Et de tes bras m'arrache avec effort.
Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
De son côté, chacun de nous se coule
Adroitement et trompe tous les yeux.
Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
Près de Vénus et dans sa grotte obscure.
Là nous irons, indulgents à nos feux,
D'un chaste amour serrer les derniers nœuds.
— Eh bien ! Narcisse, il faut... » Écho, modeste,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entre eux ils se parloient tout bas
Devant leur chef, dont ils guidoient les pas,
On approchoit du lieu du sacrifice.

Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,
Le tient, l'embrasse et pleure sur sa main.
« O mon espoir ! ô moitié de moi-même !
Unique objet de mes vœux les plus doux !
Toi que j'adore ! hélas ! si ton cœur m'aime,
De mon repos si ce cœur est jaloux,
Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux :
Pour t'immoler, des monstres homicides
Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal ! dangereuse imprudence !
Écho pensoit l'éloigner de ces lieux,
Si redoutés, si funestes pour eux ;
Mais jeune encore et sans expérience,
De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammoit les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,

De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums, qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues,
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;

Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve :
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourments.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

De tout le peuple, encor pâle d'horreur,
Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de là, guidés par la nature,
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,
Étoient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils alloient, au gré de leurs tendresses,

Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah ! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlants désirs.
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue altière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu, brillant d'or et de soie,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,
De maux plus grands n'étoit que la figure ;
Maux près d'éclore, hélas ! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreux augure !
Plus effrayant et plus ami des pleurs

Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui, dans la nuit obscure,
Vient annoncer le deuil et les douleurs!
Va! puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Être, comme eux, l'horreur de la nature!

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard
Et pris la fuite; il s'étoit avec art
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtoit à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différents,
Cèdres, sapins, orangers odorants.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part, enfermant ce séjour,
Borde le pied des coteaux d'alentour,
Et par degrés s'élève dans la nue.
Sous des rochers, au bas de ces coteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux Zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite où se plaît Cythérée,

D'un rayon foible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint : Écho devoit s'y rendre;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.
Il le promit; mais, cruelle Junon,
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse;
De son esprit tu te rendis maîtresse :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès longtemps, ta main, ta main traîtresse
Avoit d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avoit d'avance empoisonné les eaux;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire,
Un autre dieu ne sauroit le détruire.
« Bords pleins d'attraits! par quelle étrange loi
L'humide empire est-il fermé pour moi,
Disoit Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre
Ah! s'il en est qui m'attende en ces lieux,

Je marche à lui; dans son sang odieux
Mes javelots, mes flèches vont se teindre.
Assez longtemps on vit ces traits oisifs
Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
Sur les chevreuils et les daims fugitifs;
Et j'ai souvent rougi d'une victoire,
Que me cédoient des animaux craintifs.
De cette grotte, où viendra ma maîtresse,
Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux
Admireront son amant valeureux :
Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
Honore, Écho, ton choix et ta tendresse;
Et tu joindras sur mon front généreux
Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible,
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive
Narcisse jette une vue attentive :
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui
Peut le surprendre et s'élancer sur lui;
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule;
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux ! est-ce là cette hydre épouvantable,
Ce noir dragon, ce monstre détesté ?
Ah ! c'est, dit-il, c'est un être adorable !
Oui, c'est sans doute une divinité,
Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
Quel incarnat s'unit à la blancheur !
Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
Par intervalle il mêle un feu vermeil,
Et le rubis légèrement colore
Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Écho, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connoît pas.
Dans le portrait que l'onde lui présente,
Sans le savoir, il admire en détail
Ses propres traits, sa beauté séduisante ;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante ;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble et voit dans le ruisseau,

Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paroître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu subit et passager,
Et tous les lis en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image;
Dans cette erreur aisément tout l'engage,
Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encor commence à s'ombrager,
Et ses regards aussi doux que son âme,
Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtements.
Les vêtements, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune,
Simple en sa forme, élégante, sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyant au hasard,
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
Quitte pour moi ta retraite profonde,
Et sur ces bords accompagne mes pas.
Je suis mortel, et ta beauté divine
Indique assez ta céleste origine :
Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
Tirésias (et nous pouvons l'en croire)
A de mon sang vanté souvent la gloire.

Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce;
Et ma naissance est le fruit de l'amour
Dont une nymphe a payé sa tendresse.
Puisse la mienne et te plaire, ô déesse,
Et mériter un semblable retour!
Parle, réponds, et daigne au moins m'apprendre
A quel destin mon amour doit s'attendre.
Ah! je le vois, ce silence obstiné
M'annonce trop mon sort infortuné :
Je te déplais, et tout me fait entendre
Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.
Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas!
Brûler ici d'une flamme inutile,
N'est point difforme et vaut bien cet Hylas
Qui, plus heureux que le fils du Céphise,
Vit de ses traits une naïade éprise.
On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs
On prise mieux l'objet de tes froideurs.
Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
De ton cœur fier a su trouver la route.
Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison qui s'exhale des eaux
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang et pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps;
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé ! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne et revient avec toi.
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais a couvert sa paupière ;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul partout, n'existe qu'en son cœur.
Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé : sa plaie est incurable.
Plein de désirs et d'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe, à loisir, un fantôme agréable ;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché.
Quoique aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné ;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné
Par des désirs d'un nouveau caractère,
Et que l'amour dont il est dominé
Est différent d'une flamme ordinaire :
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne sauroit combattre.
C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie :
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux

Te présenter l'hommage le plus tendre,
Hélas! peux-tu refuser de m'entendre?
Est-on barbare avec des traits si doux?
Mais, ciel! que vois-je? Ah! seroit-il possible
Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible?
Ou n'est-ce point un songe officieux
Qui me séduit et fascine mes yeux?
Non, dieux puissants! je lis sur son visage
De mon bonheur l'infaillible présage,
Et ma Vénus daigne avec un souris
Tourner vers moi ses regards attendris. »

Il ne sait pas (aveuglement extrême!)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie;
Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le Zéphyr se joue,
Et qu'envieroit la déesse des bois,
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois.
Chaque attitude a des grâces nouvelles,

Et la naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,
De ses transports bientôt il n'est plus maître ;
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
Au sein des flots, l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
« O nymphe ! arrête. Elle fuit. Malheureux !
Je la fais fuir par ma coupable audace !
J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,
Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
Si cependant ma mémoire est fidèle,
Cette beauté, maintenant si cruelle,
Par des regards peu différents des miens
Sembloit tantôt mieux répondre à mon zèle,
Et quand mes bras se sont portés vers elle,
Elle a vers moi paru lever les siens :
Je les ai vus; d'une ardeur mutuelle,
J'ai vu son front et le mien s'approcher,
Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :
Elle m'aimoit. Par quel caprice étrange
Disparoît-elle? et d'où vient qu'elle change? »

Il dit et pleure. A la fin, le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive.
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive !

Reviens, pardonne et bannis tes frayeurs.
Quoi ! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
Il reste encore une ombre de tristesse !
Quoi ! je t'adore, et tu verses des pleurs ! »

Écho surprise entendit ces paroles ;
Elle arrivoit. Elle avoit vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accouroit vers ce funeste bord ;
Elle accouroit, hélas ! pour le défendre !
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre,
Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Écho, de là peut le voir et l'entendre ;
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel ! efface de son âme
L'aimable objet de sa première flamme ;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté ;
Sa chère Écho n'est plus dans sa pensée ;
Il a perdu, sur ce bord détesté,
Tout souvenir de son ardeur passée ;
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Écho s'indigne ; une fureur égale
Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur ;
Mais par degrés cette ardente fureur

Tombe, s'apaise et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle :
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,
Longtemps elle ose observer avec soin
Son infidèle; elle ose être témoin
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue !),
Témoin constant des gestes, des discours,
Des trahisons de cet amant volage !
Mais, tendre Écho, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes;
Foible, abattue, elle verse des larmes.
L'amour, vainqueur de ses ressentiments,
Lui peint encor Narcisse plus aimable;
Et, dans son cœur, pardonnant au coupable,
Elle s'écrie : Accours, viens, je t'attends.
« Volons, dit-il, ma naïade m'appelle,
Elle m'attend au fond de ses roseaux.
O doux espoir ! » En achevant ces mots,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtements, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
Écho le voit, avec un œil confus :
Écho l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
On le prendroit pour le fils de Vénus.

Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus
Un avantage aux yeux de son amante :
Car, après tout, cet Amour que l'on vante
N'est qu'un enfant; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi ! ma rivale ! Ah ! grands dieux ! Ah ! perfide !
Tu veux la suivre en sa grotte liquide !
Je cours à toi. Je ne souffrirai pas.... »
Écho troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,
Vouloit courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
Un dieu ? Que dis-je ? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,
Avec horreur, se dresser sur sa tête;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournoit les yeux :
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avoient perdu le jeu de leurs ressorts;
Chaque moment endurcissoit son corps :
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'étoit. Le destin toutefois
Laisse exister et son âme et sa voix.
Son âme libre, habitante légère
Des antres verts, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avoit écouté

Ce qui devoit pour elle être un mystère;
Trop indiscrète, elle avoit répété
A son amant ce qu'il falloit lui taire;
Elle est encor ce qu'elle avoit été;
Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète,
Tendre surtout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amants.
Sensible Écho! c'est pour nous que tu veilles;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Écho rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avoit faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisois-tu, toi qu'elle a tant aimé?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts..... Arrête, tu t'égares;
Daigne un instant modérer ce transport;
Revois l'objet dont ton âme est éprise;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise!
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah! malheureux! qu'ai-je vu? c'est moi-même;
Je m'abusois. Oui, c'est moi seul que j'aime.
Je suis sans voile, et je suis détrompé.
Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire!

Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
Rendez-la-moi, rendez-moi mon bonheur.
Je veux encore, aveugle volontaire,
M'abandonner à ma douce fureur :
Je veux encor te parler, te sourire,
O belle nymphe! Après toi je soupire.
Mes vœux ardents... Mais qu'ai-je à demander?
Je suis à toi, j'ai ce que je désire;
Que peut le ciel au delà m'accorder?
Quel bien plus grand que de te posséder?
Ce bien pourtant est un mal sans remède.
Narcisse est pauvre au milieu des trésors :
Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
N'en jouit point, parce qu'il les possède.
Pour en jouir, je sens, avec effroi,
Qu'il me faudroit me séparer de moi.
Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre?
Au noir ciseau faut-il que je te livre?
Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
Tu vas me suivre à la rive infernale,
Et moi, penché sur la barque fatale,
Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.
Ah! c'en est fait : je sens que je succombe.
Je m'affoiblis; je chancelle; je tombe. »

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissants.
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime :
Il se regarde et méconnoît son teint;
Son œil se voit et se voit presque éteint :

A ses regards, son front se décolore;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il lève au ciel et les yeux et les bras,
Et ramassant la force qui lui reste :
Hélas ! dit-il. Écho redit : hélas !
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias et tout le peuple en larmes
Alloient chercher les amants fugitifs;
Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accents plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instants, le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord les regards étonnés.
On voit sa tête *hors* du bord avancée,
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nise et Chloris y courent avec zèle;
Dircé les suit; Doris, plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chasseuse Doris
Passe de loin Dircé, Nise et Chloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,

Volent ensemble. O belle Théano !
O tendre amie et compagne d'Écho !
En l'appelant, tu cours à son Narcisse.
Écho voudroit, sensible à cet office,
Nommer ton nom : la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,
Près du ruisseau, tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux !
Narcisse étoit invisible à tes yeux.
« O mes amis ! mes compagnes fidèles !
Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
A disparu sans sortir de ces lieux. »
Chacun s'empresse, à ces tristes nouvelles ;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes
On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux ;
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais, tout à coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
Un bouton d'or sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent qu'un léger souffle abat :
Plante agréable et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissoit déjà sur le bord du ruisseau.
En gémissant, les belles le cueillirent,

A leur côté le placèrent et dirent :
« Que notre sein lui serve de tombeau ! »

Mais, ô douleur ! elles flairoient à peine
La fleur récente; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne,
Jaloux aussi d'en connoître l'odeur,
La respiroient d'une indiscrète haleine;
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice
Puisèrent l'âme et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et, dans l'eau dont il sort,
Vont à l'envi se contempler sans cesse;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le vouloit la déesse)
Survit, hélas ! pour un plus triste sort;
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,
N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agréments qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié !
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'anime,

Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,
Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime;
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite nos transports
Et hors de nous sait emporter nos âmes?
Déjà ce feu n'élance plus ses flammes :
Trop concentré, loin de tendre au dehors,
En sens contraire il tourne ses efforts.
Tout votre amour se tourne vers vous-même.
Eh bien, allez, contentez vos souhaits,
Connoissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livroient à ce plaisir suprême
Et commençoient d'en jouir à longs traits,
Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air, sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paroît,
En l'éclairant, embraser la forêt.
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Écho, dans ce vallon secret
Se fait entendre et répète à regret
Ces mots tonnants, qui sortent de la nue :
« Junon l'emporte et Vénus est vaincue. »

L'Amour, dès lors, pour jamais disparut :
Tirésias de douleur en mourut;

Et ses enfants, dont sa douce sagesse,
Avec bonté, dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce vieillard qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissent seul achever sa carrière,
Ne songent plus, le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever avec soin leurs appas
Des ornements, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,
Et se compare et se préfère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,
Que nos François virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés coquettes, petits-maîtres :
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi, qui, pour elle, animé d'un beau feu,
La suis de l'œil et la vois en tout lieu :
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie;

Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton âme
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

NOTES

DU

POÈME DE NARCISSE [1]

PAGE 43, vers 10. — Le poème de *Narcisse* est rempli d'heureuses imitations des anciens. On ne s'attachera point à les faire remarquer toutes : ce soin conduiroit trop loin. On se bornera à rapporter ici le texte de deux morceaux fameux que Malfilâtre a imités d'une manière vraiment digne de ses modèles. L'un de ces morceaux est l'*Invocation à Vénus* par Lucrèce, l'autre est le *Récit de la mort de Laocoon* par Virgile. On placera, à la suite du premier, la traduction d'Hénault, et, à la suite du second, celle de M. Delille. Ces traductions tiendront, en quelque sorte, lieu du texte à ceux qui ne sont point en état d'entendre les vers de Virgile et de Lucrèce ; et d'ailleurs quelques personnes aimeront peut-être à comparer entre elles les traductions et les imitations, après avoir rapproché celles-ci des passages originaux.

Æneadum genetrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,

1. Les notes sont d'Auger.

Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis
Concelebras ; per te quoniam genus omne animantûm
Concipitur, visitque exortum lumina solis :
Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum : tibi suaveis dædala tellus
Summittit floreis ; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta'st verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura favonî,
Aeriæ primùm volucreis te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi.
Indè feræ pecudeis persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis ; ita capta lepore
Illecebrisque tuis omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè quò quamque inducere pergis :
Denique per maria, ac monteis, fluviosque rapaceis,
Frondiferasque domos avium, camposque virenteis,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam,
Te sociam studeo scribundis versibus esse
Quos ego de rerum naturâ pangere conor.

TRADUCTION PAR HÉNAULT

Déesse, dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,
Qui, par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour !
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour ;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.

Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphyrs font sentir leur amoureuse haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs célébrer ta présence;
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitants des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers et des vertes campagnes,
Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre en ce charmant empire,
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire !
Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable,
Vénus, deviens ma muse et sois-moi favorable :
Je vais de l'univers étaler les secrets.

On croit devoir rappeler au lecteur que Voltaire dans la *Pucelle*, le cardinal de Bernis et Saint-Lambert, dans leurs poèmes des *Saisons*, ont aussi imité ce passage de Lucrèce.

Page 82, vers 23.

Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras.
Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
(Horresco referens) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt;
Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque
Sanguineæ exsuperant undas; pars cetera pontum
Ponè legit, sinuatque immensa volumine terga.
Fit sonitus, spumante salo; jamque arva tenebant;
Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora

Diffugimus visu exsangues. Illi agmine certo
Laocoonta petunt; et primùm parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Post ipsum auxilio subeuntem ac tela ferentem
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus; et jam
Bis medium amplexi, bis collo squamea circùm
Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
Ille simul manibus tendit divellere nodos,
Perfusus sanie vittas atroque veneno;
Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
Quales mugitus, fugit quum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem;
Sub pedibusque Deæ clypeique sub orbe teguntur.

TRADUCTION DE M. DELILLE

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur), s'allongent sur les flots;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes,
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes.
Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre; et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,

L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Il exhale sa rage en hurlements horribles.
Tel d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

Page 98, vers 18. — Malfilâtre, quoique possédant parfaitement les règles de la langue et de la versification, ignoroit sans doute que l'*h* du mot *hors* est aspirée, et que par conséquent l'*e* muet qui le précède ne doit point être élidé. On a déjà pu remarquer la même faute au sujet du mot *hideux* (voy. p. 32). Il est à croire qu'il eût fait disparoître ces petites imperfections, si la mort lui eût laissé le temps de revoir et de faire imprimer lui-même son poème.

ODES ET TRADUCTIONS

ODES ET TRADUCTIONS

LE SOLEIL FIXE
AU MILIEU DES PLANÈTES

Ode.

L'HOMME a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,

Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers [1].

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, foibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paroît et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle

1. Système de Ptolémée.

De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace,
Retourner les orbes divers [1].

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errants;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrents.

1. Système de Copernic.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus;
Ainsi, dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La Terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

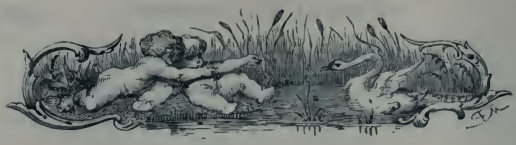
Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présents.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La Terre, promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur;
Règne à jamais sur ses ouvrages,

Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.



LE PROPHÈTE ÉLIE

ENLEVÉ AUX CIEUX

Ode.

> Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.
>
> *Reg.*, lib. IV, cap. II, ℣. 11.

Quel cercle éclatant m'environne !
D'où part ce déluge d'éclairs ?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs !
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre
Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux ?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur?
Est-il venu, ce jour de crainte,
Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugements,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Élisée, ah! c'est ton cher maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparoître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!
C'est mon guide; en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras;
Mais à mes yeux il se dérobe,
Et déjà vers un autre globe
Il s'élance et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûloit de zèle pour ta loi.
De ton char il tenoit les rênes,

Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissoit la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante
Sur nous la nue obéissante
Retenoit ou versoit ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent :
C'en est fait, il n'est plus pour nous;
Et les cieux qui nous le donnèrent
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah! que ne puis-je sur sa trace
Voler dans ce lieu fortuné!
O vous qui m'aimiez, ô mon père!
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux :
De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage ;
Mais, hélas! que de jours d'orage

Naîtront pour toi de cet honneur !
De ton maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu ! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare,
Qui fait la guerre à tes amis ;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Éternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel.

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux ;
Prophète, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au-dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

ALLUSION.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort :

Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

LA PRISE

DU FORT SAINT-PHILIPPE

Ode.

Du haut de son trône immobile,
Au-dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.
Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes
Pour punir les enfants des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le Dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.

Du Très-Haut image visible,
Louis apprend, d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance
Sous les drapeaux de Richelieu :
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Vengez l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi ;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints ;
A travers son intrigue obscure,
On voit l'orgueil de ses desseins :
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,
Et seul dominer sur les mers.
Dragon superbe, la tempête
Bientôt écrasera ta tête,
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connoître,
Dès longtemps, quels sont les François.

Tu veux encor faire renaître
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé!... Mais, dans leur enceinte,
Tes îles, frémissant de crainte,
Plaindront tes horribles tourments,
Quand, abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflements.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrois l'arrêter :
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géants,
Qui presse de son poids horrible
Le séjour des mânes tremblants?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde
Il vomit des torrents de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides,
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toute part, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux;
Et tels qu'une forêt immense,
Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng combat; il cède, il soupire,
Et des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre :
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon ses lois éternelles,
Ébranle ou soutient les États.
Dans un amas d'armes fragiles
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglois a mis tout son appui :
Louis le met en ta justice;
Il veille sur nous, Dieu propice :
Daigne à jamais veiller sur lui.

ALLUSION.

O Vierge! c'est à la victoire
Que je consacre ces accents;
Reçois, du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre

Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie
Et des puissances de l'enfer.

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

SAUVÉ DE LA MORT

Ode.

Vers nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur ?
Dans ses flancs, un épais nuage
L'apporte et recule d'horreur.
Il voit des Lys l'heureux empire ;
Il voit, il s'arrête, il soupire ;
Sa voix éclate dans les airs ;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres
Font mugir le fond des enfers :

« Des nations superbe reine,
Fatal objet de mon courroux,
Braveras-tu toujours la haine
Et les traits d'un démon jaloux ?

O France! ô nom que je déteste!
Depuis ta naissance funeste,
Je te poursuis pour t'accabler;
Et par le temps même affermie,
Tu ris de la main ennemie
Qui te frappe sans t'ébranler.

« En vain donc je souffle la guerre,
Contre toi, contre ta grandeur!
Les vains projets de l'Angleterre
Ne font qu'augmenter ta splendeur.
Les traits que ma fureur te lance,
L'ange qui veille à ta défense
Sur moi les fait retomber tous.
Trembie, c'en est fait, un barbare
Me venge enfin et te prépare
Le plus terrible de mes coups. »

Il dit : mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit :
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit.
Mais quel bruit! La voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre;
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras... le coup part, le sang coule;
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas, c'est le sang de mon roi!

O mon Dieu! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.

Je t'entends, ma triste patrie;
Quels cris touchants! quel vaste deuil!
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance! ô forfait atroce!
Quoi donc, tes sacrilèges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains!
Que, pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau!

Pourquoi ces nouvelles alarmes?
Quoi, cher prince!... hélas! il n'est plus!
Quel coup! On se tait... plus de larmes.
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre;
Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

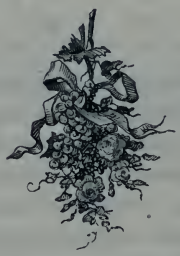
Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie !
Tu terrassas l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

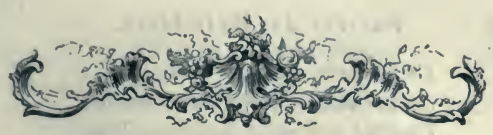
Qu'il vive, ce roi qu'on adore !
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore :
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès !
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi longtemps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des François.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connoître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers !...
Vous-même acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte ; sous son image,

J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.





LE BONHEUR[1]

Ode.

Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.

S. Augustin.

Tous nos vœux tendent vers toi, Seigneur, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose dans ton sein.

Dans mon sein, vérité suprême,
Descends du ciel pour m'éclairer.
Je veux me connoître moi-même ;
Il est honteux de s'ignorer.
Du cœur humain perçons l'abîme;
C'est de cette étude sublime
Que l'homme s'occupe le moins.
Dans ce cœur porte la lumière :
Montre-moi la cause première
Et le vrai but de tous ses soins.

1. Cette ode parut pour la première fois dans l'édition de Caen, 1823.

Le bonheur est la fin unique,
Où tendent les vœux des humains;
C'est lui que notre esprit s'applique
A chercher par divers chemins.
Sans en comprendre la nature,
Chacun le place à l'aventure
Dans l'objet dont il est flatté;
L'ambitieux le nomme gloire;
Le guerrier l'appelle victoire,
Et le libertin volupté.

De son nom la beauté nous frappe;
On aime à s'en entretenir;
Mais son essence nous échappe,
Quand nous voulons le définir.
Une idée obscure et confuse
N'en laisse, à l'esprit qu'elle abuse,
Entrevoir que quelques éclairs :
Tel œil à travers un nuage
Du soleil caché voit l'image
Qui se joue encor dans les airs.

Ah ! si loin des bords de ce globe,
Tu n'as pas fui sous d'autres cieux,
Bonheur ! quel séjour te dérobe
Si longtemps à nos tristes yeux?
Ces dieux qui portent la couronne,
Et que la mollesse environne,
T'enferment-ils dans leur trésor?
Est-ce ta lumière immortelle

Qui dans l'escarboucle étincelle,
Ou qui nous éblouit dans l'or ?

De tous les faux biens l'homme avide
En vain recherche le secours;
Ils n'ont jamais rempli le vide
Que dans lui-même il sent toujours :
(Des fleuves, au sein d'Amphitrite
Ainsi l'onde se précipite,
Sans en remplir la profondeur),
Et l'aliment qu'il donne encore
Au feu secret qui le dévore
Ne fait qu'en ranimer l'ardeur.

De la félicité parfaite,
Sainte compagne, aimable paix,
Mon âme toujours inquiète
T'appelle et ne te sent jamais ;
A l'ardeur le dégoût succède :
D'un bien, avant qu'on le possède,
La vaine apparence éblouit :
Jouit-on ? O retour funeste !
Le charme fuit, le désir reste,
Et le bonheur s'évanouit.

Eh, quoi ! par la vertu que j'aime,
Ne suis-je donc pas satisfait ?
Non : ici-bas la vertu même
N'offre qu'un bonheur imparfait.
Je sais qu'aux coups du sort volage,
Le juste oppose un vrai courage

Que nul revers ne peut troubler;
Que la nature se confonde,
Par les débris fumants du monde
Il sera frappé sans trembler.

Mais sa vertu, qui, toujours ferme,
Le soutient dans l'adversité,
N'est que la route et non le terme
De la pure félicité.
Grâce à toi, vertu secourable,
Il perd d'un front inaltérable
Des biens indignes de ses vœux :
Ce n'est qu'au vrai bien qu'il aspire;
C'est pour le vrai bien qu'il soupire,
Et, s'il soupire, est-il heureux?

O toi, que je voulois connoître,
Vérité! tu m'apprends enfin
Que l'unique auteur de notre être
En est encor l'unique fin.
O lieu d'exil! bords de l'Euphrate!
Mon Dieu! de cette terre ingrate,
Quand daignerez-vous m'enlever?
Quand goûterai-je, ô mon vrai père!
Ce repos que mon cœur espère,
Et qu'en vous seul il peut trouver?

ALLUSION.

J'ai connu ce séjour de larmes,
Et j'ai dit : au sein du Seigneur

On trouve l'oubli des alarmes
Et le centre du vrai bonheur...
Enfants de la haine céleste,
Nous puisons un venin funeste
Dans ce séjour d'iniquité :
De la grâce, fille chérie,
Votre cœur fut seul, ô Marie !
Le centre de la pureté.

TRADUCTION

DU PSAUME CXXXVI

Super flumina Babylonis.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoubloit nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissoient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordoient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandoient des concerts.

Chantez, disoient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants ?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchants ?

O cité sainte ! ô ma patrie !
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé,

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais ;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où, par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Édom, insultant à nos larmes,
S'applaudissoient des maux de tes tristes enfants.

Détruisez, détruisez leur race,
Crioient-ils aux vainqueurs, de carnage fumants,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondements.

Ah ! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers !
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourments que nous avons soufferts !

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfants sur la pierre écrasés.

TRADUCTION DE L'ODE II

DU QUATRIÈME LIVRE D'HORACE

Jaloux du vol sublime où s'élève Pindare,
Quiconque à son exemple ose fendre les airs,
De sa chute fameuse, ira, nouvel Icare,
Épouvanter les mers.

Semblable à ce torrent qui voit grossir son onde
Des tributs par l'hiver apportés sur ses bords,
Pindare, à flots pressés, de sa verve féconde
Épanche les trésors.

Aux lauriers d'Apollon sa muse doit prétendre,
Soit que, d'accords nouveaux favorisant le choix,
Un dithyrambe heureux sur son luth fasse entendre
Des sons exempts de lois;

Soit qu'il chante les dieux ou les rois de leur race,
Par qui de la Chimère ont expiré les feux,

Qui du Centaure altier surent punir l'audace
Et les perfides jeux;

Soit qu'aux nobles exploits d'un vainqueur indomptable,
Que la palme olympique égale aux immortels,
Il consacre ses vers, monument plus durable
Qu'un temple et des autels.

Quelquefois aux douleurs d'une épouse plaintive,
Prêtant de ses accords le charme gracieux,
Il arrache un héros à l'infernale rive
Et le conduit aux cieux.

Au vaste sein des airs une immortelle haleine
Du cygne de Dircé seconde le transport;
Pour moi, comme l'abeille, à caresser la plaine
Je borne mon essor.

Comme elle, de Tibur dépouillant les rivages,
Parcourant les bosquets, les vallons écartés,
A force de travail, j'assure à mes ouvrages
Quelques foibles beautés.

Tu sauras de César mieux célébrer la gloire,
Quand, d'un juste laurier par nos mains couronné,
Il traînera dans Rome à son char de victoire
Le Sicambre enchaîné.

Tu diras les exploits, tu diras le courage
De ce prince, des dieux le plus rare bienfait,
Le plus beau de leurs dons, quand l'or du premier âge
Ici-bas renaîtroit.

Tu chanteras les jeux, les fêtes, les spectacles,
De retour avec lui dans nos murs fortunés,
Et du barreau muet les ténébreux oracles
Au repos condamnés.

Alors, peut-être alors de son charme étonnée,
Ma voix à tes concerts osera prendre part :
O le beau jour ! dirai-je ; ô l'heureuse journée
Qui ramène César !

Je verrai s'avancer la pompe redoutable,
Aux cris d'un peuple entier je mêlerai mes cris,
Et l'encens fumera sur l'autel équitable
De nos dieux attendris.

Dix taureaux immolés, dix superbes génisses
Du serment que tu fis dégageront les nœuds ;
Conformes à mon sort, de moindres sacrifices
Acquitteront mes vœux.

D'un veau, qu'appelle encor sa mère gémissante,
Et dont le jeune front est orné d'un croissant,
Pour honorer ce jour, ma main reconnoissante
Fera couler le sang.

FRAGMENTS

EXCERPTA

EX

P. VIRGILII ECLOGIS

I

TITYRUS.

O Melibœe! Deus nobis hæc otia fecit.
Namque erit ille mihi semper Deus; illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.

MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis, undique totis
Usque adeò turbatur agris. En ipse capellas

FRAGMENTS

DES

ÉGLOGUES DE VIRGILE

I

TITYRE.

O Mélibée ! un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses dieux mon cœur le veut choisir.
Pour prix de ses bienfaits, de fréquents sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces coteaux,
Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux ; mais ce calme m'étonne,
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne :

Protinus æger ago; hanc etiam vix, Tityre, duco :
Hîc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

Ecl. I.

Tout fuit ; je vais moi-même, en de nouveaux climats,
Traîner mes chers moutons compagnons de mes pas.
Cette foible brebis, qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés d'aujourd'hui, mais perdus sans retour
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurois bien dû prévoir ces disgrâces funestes.
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes ;
La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçants, effrayé le hameau.

II

FORTUNATE senex! ergo tua rura manebunt,
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus,
Limosoque palus obducat pascua junco :
Non insueta graves tentabunt pabula, fetas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex! hîc inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes,
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro;

II

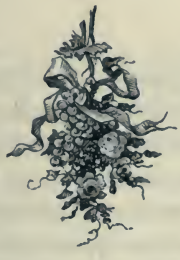
O FORTUNÉ vieillard ! . . . . . .
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux.
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de jonc et de roseaux stériles ;
Mais, exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain le triste voisinage.
O fortuné vieillard ! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verts qui bordent ces fontaines.
Ici, tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules, de ton champ qui marquent les confins [1],
T'offriront du sommeil les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères,

1. Inversion forcée.

Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras :
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

ECL. I.

Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa douce voix.



III

NUNC virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpyllumque herbas contundit olentes :
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? Nonne Menalcan,
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses.
O formose puer, nimiùm ne crede colori :
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

ECL. II.

III

Contre les feux du jour ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile.
Thestyle, aux moissonneurs épuisés de travail,
Prépare de ses mains le serpolet et l'ail;
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns, répond seule à mes chants.
Ah! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Sylvie!
Que n'ai-je aimé Daphnis! Son teint, moins délicat,
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine :
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

IV

EXSTINCTUM Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant. Vos, coryli, testes, et flumina, Nymphis,
Quum, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque Deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egere diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum montesque feri sylvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit; Daphnis thiasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis.

ECL. V.

IV

Les nymphes, de Daphnis pleuroient la mort cruelle.
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle,
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent accusoit tous les dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe,
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, sembloient la partager.
Dans les sables brûlants de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut, le premier, sur les coteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit, le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne,
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeaux.
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne;
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

EXCERPTA

EX

P. VIRGILII GEORGICIS

I

QUID faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; atque apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber, et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,

FRAGMENTS

DES

GÉORGIQUES DE VIRGILE

I

MÉCÈNE, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quel art on rend les champs fertiles,
En quel temps, sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir,
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme,
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.
Astres brillants du monde! ô secourables dieux!
Qui conduisez l'année errante dans les cieux,
Bacchus, et vous, Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,

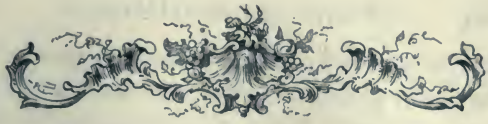
Ferte simul, Faunique, pedem, Dryadesque puellæ :
Munera vestra cano. Tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune ; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci ;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, ô Tegeæe favens; oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri,
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum ;
Dîque, Deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.

GEOR., lib. I.

Et l'eau des froids torrents, et le gland des forêts ;
O vous, faunes légers, qu'adorent les campagnes !
Vous, nymphes qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisants ;
Accourez à ma voix, je chante vos présents.
Toi dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers ; et toi dont les nombreux troupeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les coteaux,
Toi surtout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan ! si tu chéris ton heureuse patrie ;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri ;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage ;
Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main ;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel, arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.

II

QUINQUE tenent cœlum zonæ; quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni;
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm; et via secta per ambas,
Obliquus quâ se signorum verteret ordo.
Mundus ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in Austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt Manesque profundi.
Maximus hîc flexu sinuoso elabitur Anguis
Circùm, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi:



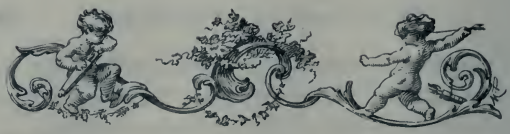
II

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones, de frimas tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées,
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su de part et d'autre enfermer de ses mains
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brûlant que la chaleur dévore.
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle oblique,
Visiter tour à tour l'un et l'autre tropique.
L'habitant du Rhiphée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie, et les murs d'Alexandre
La voient vers le midi s'abaisser et descendre.
L'un des pôles du monde où souffle l'Aquilon

Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper et obtentâ densantur nocte tenebræ ;
Aut redit a nobis Aurora diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.

CEORG., lib. I.

Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le Dragon tient toujours les deux Ourses glacées,
Dans ses replis divers fortement embrassées;
Les Ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse des ténèbres;
Ou peut-être l'Aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour;
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'Occident vermeil.



III

. . . . . Pallidus Orcus
Eumenidesque satæ; tum partu Terra nefando
Cœumque, Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum;
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.

Georg., lib. I.

III

Il vit naître jadis Pluton et les Furies,
Il vit naître Japet et ses frères impies
Ligués pour assiéger le monarque du ciel
Et le précipiter de son trône éternel ;
Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles ;
Et sur l'Ossa l'Olympe entassé par trois fois
Porta ces fiers Titans et gémit sous le poids ;
Mais la foudre, atteignant et géants et montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes.

IV

CONTINUÒ, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Jam sibi tum curvis malè temperat unda carinis,
Quum medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad littora; quumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit atque altam supra volat ardea nubem.

Sæpè enim stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus;

IV

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accents sauvages,
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout à coup dans un ciel orageux;
Les poules de Téthys se rassembler entre elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes.

Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent;
Elles marquent de feu leur rapide carrière
Et sillonnent les airs de longs traits de lumière;
La feuille des forêts et la paille des champs,
Sur vos pas, quelquefois, sont les jouets des vents;

Sæpè levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summâ nantes in aquâ colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis quum fulminat, et quum
Eurique Zephyrique tonat domus, omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Numquam imprudentibus imber
Obfuit : aut illum surgentem vallibus imis
Aeriæ fugêre grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo;
Et veterem in limo ranæ cecinêre querelam.
Sæpiùs et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter; et bibit ingens
Arcus; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.

Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.

Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce,
Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ.

La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant et le char de l'aurore,
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer.
Déjà le nautonier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.
L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche et traverse les nues;
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts;
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride foiblement par le vent de son aile;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfants;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré
Boit les eaux de la mer dont il est altéré;
De corbeaux croassants un ténébreux nuage
Pressent leur vol tardif vers le prochain bocage.

Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caystre errant dans les prairies
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries

Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivêre hyemem, testâ quum ardente viderent
Scintillare oleum et putres concrescere fungos.

GEORG., lib. I.

Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,
Offrent leur tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent le cou dans l'onde, ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux et vont, dans un instant,
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.

Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste ;
La vieille la prédit, en prenant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncellent au bout de la mèche allumée.

V

APPARET liquido sublimis in aëre Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quàcumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus atrox magno stridore per auras
Insequitur Nisus; quà se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.

GEORG., lib. I.

V

Nisus jette un grand cri. Sa fille, à ce signal,
Se souvient de son crime et du cheveu fatal :
Elle s'enfuit. Partout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide;
Et partout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs.

VI

HAUD equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verùm ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavêre vias et Jupiter uvidus Austris
Densat, erant quæ rara modò et quæ densa relaxat,
Vertuntur species animorum et pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.

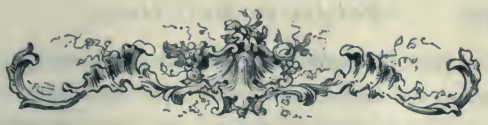
GEORG., lib. I.

VI

Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du destin et l'esprit prophétique ;
Mais, quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour à tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante
L'impression sur eux est toujours différente,
Et porte dans leurs sens la joie ou les chagrins,
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.
De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaîté des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux qui, rassemblés entre eux,
Des accents de leur joie épouvantent les cieux.

VII

. . . . . SOLEM quis discere falsum
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque et operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quamquam illo tellus quoque, et æquora ponti,
Obscenique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit, insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens; et simulacra modis pallentia miris



VII

Qui pourra d'imposture accuser le soleil!
Souvent même il prédit le secret appareil
Des guerres, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.
Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome,
Des malheurs qu'entraînoit la mort de ce grand homme ;
Il partagea son deuil; cet astre étincelant,
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas! tout dans ces temps annonçoit nos revers;
Tout nous épouvantoit, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçants les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper à travers ses fournaises brisées,

Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.
Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit. Nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit; et altæ
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Nón aliàs cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura : nec diri toties arsêre cometæ.

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum vidêre Philippi;
Nec fuit indignum Superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

Scilicet et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,

Des foudres souterrains, des roches embrasées,
Des torrents de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour !
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées :
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondements,
Les Alpes, dans les airs, chancelèrent longtemps [1].
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînoient au milieu du silence et des ombres ;
On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois ;
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante épandue à grands flots,
Entraîne les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux ;
Dans le flanc des taureaux, les ministres célestes
Ne voyoient chaque jour que des signes funestes ;
De longs ruisseaux de sang épouvantoient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvroit l'air de ses voiles paisibles,
Effrayoient les cités de hurlements horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,
La foudre plus souvent n'étonna les humains ;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.

1. *Al.* Les Alpes, à grand bruit, s'agitèrent longtemps.

Exesa inveniet scabrâ rubigine pila;
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Dî patrii Indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies; non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum;
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe :

Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Emathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera, sous le soc, des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesants râteaux,
Et de grands ossements, et d'antiques tombeaux.

O dieux! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa! Toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars,
Ah! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrêmes.
Notre sang le plus pur, répandu si longtemps,
A de Laomédon lavé les faux serments.
Hélas! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César! à la terre coupable;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix et les lois et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.
La terre sans culture a perdu tous ses charmes;
On enlève à son champ le laboureur en larmes :
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès,

Ut, quum carceribus sese effudêre quadrigæ,
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

GEORG., lib. I.

Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.
Toutes les Nations à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées;
Malgré le voisinage et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'univers de sa fureur impie;
Rien ne peut, dans son cœur, arrêter sa furie.
Tels, de jeunes coursiers, ardents, impétueux,
Tout à coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatients du frein, volent dans la carrière,
Et las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

TRADUCTION DE DELILLE

PAGE 157

Je chante les moissons ; je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne ;
Les soins industrieux que l'on doit aux troupeaux,
Et l'abeille économe, et ses sages travaux.
Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année ;
Protecteur des raisins, déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes ;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, nymphes des guérets,
Faunes, nymphes, venez ; c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante,
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant ;
Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages ;
Vous, jeune dieu de Cée, ami des verts bocages,

Pour qui trois cents taureaux, éclatants de blancheur,
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur;
Pan, qui, sur le Lycée ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant, qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisants, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices,
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants.

PAGE 161

Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour;
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture.
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.

Le globe, vers le nord hérissé de frimats,
S'élève et redescend vers les brûlants climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto, dont le char craint les flots de Téthys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi, noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit :
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.

PAGE 165

. . . . . En ce jour de colère
Naquirent Érinnys, Tisiphone, Mégère,
Et vous, fameux Titans, géants audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les cieux.
Trois fois, roulant des monts arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa ;
Trois fois, la foudre en main, le dieu les renversa.

PAGE 167

Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt, au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats ; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant et balancent leurs ondes ;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.
Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages,
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde ; ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts ;
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues !

Quelquefois de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres ;
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume en tournant sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord, de l'Eure et de Zéphyre

Si la foudre en éclats ébranle au loin l'empire,
Alors, ô laboureur ! crains les torrents des cieux ;
Nochers, ployez la voile et redoublez vos vœux.
Que dis-je ? tout prédit l'approche des orages.
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages :
Déjà l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer ;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées ;
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux ;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux ;
L'hirondelle en volant effleure le rivage ;
Tremblante pour ses œufs, la fourmi déménage ;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air qui frémit sous leurs longs bataillons.

Vois les oiseaux des mers et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries ;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde ;
Se plonger dans leur sein, reparoître sur l'onde,
S'y replonger encore et par cent jeux divers
Annoncer les torrents suspendus dans les airs.

Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre en pétillant de noirs flocons de mousse.

PAGE 173

Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance,
Sur sa fille, à grand bruit, du haut des cieux s'élance ;

Scylla vole et fend l'air ; Nisus vole et la suit ;
Scylla, plus prompte encor, se détourne et s'enfuit.

PAGE 175

Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle :
L'instinct seul les éclaire ; et lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour à tour le froid et les chaleurs,
Ou des vents inconstants lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps ;
Ainsi, muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps ;
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.

PAGE 177

Qui pourroit, ô Soleil ! t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature ;
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière ;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers ;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je ? tout sentoit notre douleur profonde,
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre et l'onde,
Les hurlements des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient ;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitoient ;

On vit errer la nuit des spectres lamentables ;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs ;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et pour comble d'effroi... les animaux parlèrent.
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux ;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en sang roule des flots impurs ;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs ;
Même en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde.
Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions romaines.

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains les ossements rouler.

O père des Romains ! fils du dieu des batailles,
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta ! dieux paternels ! ô dieux de mon pays !
Ah ! du moins que César rassemble nos débris !
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas ! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature !
Les villes sont sans lois, la terre sans culture ;

En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate ;
Partout la guerre tonne et la discorde éclate ;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain ;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE MALFILATRE. 1

NARCISSE.

Préface des éditeurs de 1768. 3
Sujet du poème de Narcisse 9
Traduction attribuée à Malfilâtre. 11

NARCISSE DANS L'ILE DE VÉNUS.

Chant premier 31
Chant deuxième 45

Pages.
Chant troisième 57
Chant quatrième 78
Notes du poème de Narcisse 104

ODES ET TRADUCTIONS.

Le Soleil fixe au milieu des planètes. 111
Le prophète Élie enlevé aux cieux 116
La prise du fort Saint-Philippe. 121
Louis le Bien-Aimé sauvé de la mort 126
Le Bonheur 131
Traduction du psaume CXXXVI : *Super flumina Babylonis* 136
Traduction de l'ode II du quatrième livre d'Horace . . 139

FRAGMENTS DES ÉGLOGUES DE VIRGILE.

Premier fragment. 145
Deuxième fragment. 149
Troisième fragment. 153
Quatrième fragment. 155

FRAGMENTS DES GÉORGIQUES DE VIRGILE.

Premier fragment. 157
Deuxième fragment. 161
Troisième fragment. 165
Quatrième fragment. 167

Pages.
Cinquième fragment 173
Sixième fragment. 175
Septième fragment 177
Traduction de Delille 184

Achevé d'imprimer

par

LE 15 MARS 1884

PQ 2001 M4A17 1884

Malfilâtre, Jacques Charles Louis
Poésies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY